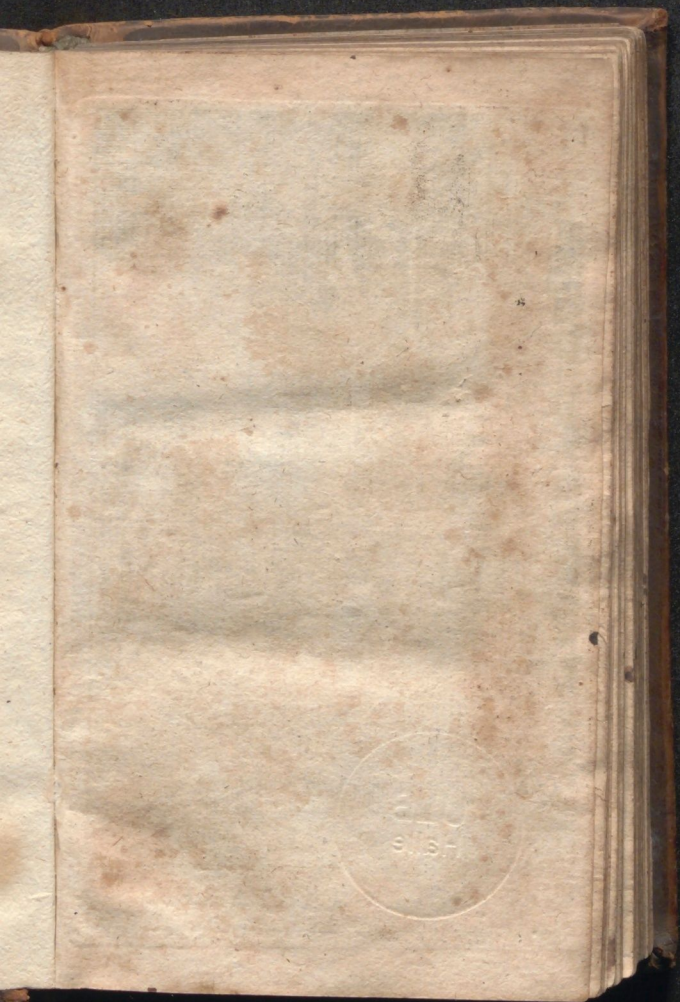


100 D  
1775

Saccullette  
Thomas Simon





CONTES TARTARES.

LES  
MILLE  
ET UN  
QUART-D'HEURE.

CONTES TARTARES,

Ornez de Figures en Taille-  
Douce.

TOME III.



A LA HAYE.

Chez HENRI DU SAUZET.

---

M. DCC. XVII.

*Subomirska.*

MILDE

QUART-DIENE

Ono de ... in ...



L 33

MDCXXIII







## AVERTISSEMENT.

L'On a sans doute attendu de moi un Ouvrage d'aussi long cours que les Contes Arabes ou Persans. Je m'imagine voir le Lecteur surpris & fâché peut-être, de trouver dans ce Volume, le dénouement d'une Histoire qu'il n'esperoit qu'après un nombre considerable d'autres aventures. Cette petite colere auroit son mérite, puisque ce seroit une marque que cette lecture ne l'auroit pas ennuyé, mais il est bon de rendre raison de mon travail.

\* 3                   vail.

## AVERTISSEMENT.

vail. Quoique ce Livre soit intitulé *Les Mille & un quart-d'heure*, pour peu quel'on y fasse attention, on connoîtra que je n'ai point eu dessein de rapporter toutes les histoires qui ont été racontées au Roi d'Asracan. Il ya plus de deux ans, suivant ce que j'en ai dit dans le premier Volume, que le Medecin Abubeker est parti pour l'Isle de Serendib, lorsque Ben-Eridoün entreprend de divertir Schems - Eddin de la perte qu'il a faite de sa Femme & de sa vûë. Je puis donc supposer qu'il y a déjà plus de neuf cent quart-d'heures d'employez par differents particuliers. Ce ne sont pas ceux-

**AVERTISSEMENT.**

ceux-là que j'ai entrepris de donner au public, je me suis fixé à ceux que Ben-Eridoün fait passer au Roi d'Asracan. Heureux si le Lecteur y a pris autant de plaisir que l'on peut se flatter que Schems-Eddin en a reçu; & si la brieveté de l'ouvrage est le seul défaut que l'on puisse reprocher à l'Auteur.



# T A B L E

Des quarts-d'heures contenus  
dans le

## III. T O M E.

XXXVI. Quart-d'heure.

*Suite de l'Histoire de Satché-Cara,  
Princesse de Borneo.* Page 1

XXXVII. Quart-d'heure.

*Suite de la même Histoire.* 6

XXXVIII. Quart-d'heure.

*Suite de la même Histoire.* 12

*Continuation des Aventures de la Prin-  
cesse de Teflis.* 15

XXXIX. Quart-d'heure.

*Continuation des Aventures de la Prin-  
cesse de Teflis.* 18

Con-

T A B L E.

*Conclusion de l'histoire de Boulaman-Sang-hier, Prince d'Hachem.* 19

XL. Quart-d'heure.

*Continuation des aventures de la Princesse de Teflis.* 25

*Suite de l'histoire d'Ouzim Ochantey Prince de la Chine.* 29

XLI. Quart-d'heure.

*Suite de l'histoire d'Ouzim-Ochantey.* 32

XLII. Quart-d'heure.

*Suite de la même histoire.* 39

XLIII. Quart-d'heure.

*Suite de la même histoire.* 46

*Continuation des aventures de la Princesse de Teflis.* 49

XLIV. Quart-d'heure.

*Continuation des aventures de la Princesse de Teflis.* 52

*Histoire du Centanre Bleu.* 55

XLV.

T A B L E.

XLV. Quart-d'heure.

*Suite de l'histoire du Centaure Bleu.* 59

XLVI. Quart-d'heure.

*Conclusion de l'histoire du Centaure Bleu.* 66

XLVII. Quart-d'heure.

*Suite de l'histoire d'Outzim-Ochantey.* 71

*Suite de l'histoire d'Outzim-Ochantey.* 73

*Histoire de Bizeg-hel-Afnâ.* 76

*Suite de l'histoire d'Outzim-Ochantey.* 80

XLVIII. Quart-d'heure.

*Suite de l'histoire d'Outzim-Ochantey, & conclusion de celle de Bizeg-hel-Afnâ.* 82

XLIX. Quart-d'heure.

*Conclusion de l'histoire d'Outzim-Ochantey & de la Princesse de Testis.* 69

*Histoire d'Alouz, de Taber, & du Meânier.* 93  
L.

T A B L E.

L. Quart-d'heure.

*Suite de l'histoire d'Alcouz, de Taber  
& du Meünier.* 97

LI. Quart-d'heure.

*Suite de la même bistoire.* 104

LII. Quart-d'heure.

*Suite de la même bistoire.* 110

LIII. Quart-d'heure.

*Suite de la même bistoire.* 117

LIV. Quart-d'heure.

*Suite de la même bistoire.* 122

LV. Quart-d'heure.

*Suite de la même bistoire.* 129

LVI. Quart-d'heure.

*Suite de la même bistoire.* 137

LVII. Quart-d'heure.

*Suite de la même bistoire.* 143

LVIII. Quart-d'heure.

*Conclusion de l'histoire d'Alcouz, de  
Taber*

XTIIB



T A B L E.

<i>Taher &amp; du Meûnier.</i>	149
<i>Histoire de Faruk.</i>	160
LIX. Quart-d'heure.	
<i>Suite de la même histoire.</i>	163



SUITE





S U I T E  
 D E S M I L L E  
 E T U N  
 Q U A R T - D ' H E U R E ,  
 C O N T E S T A R T A R E S .

---

X X X V I .

Q U A R T - D ' H E U R E .

**J**E laissai, Madame, continua la  
 jeune Princesse de Borneo, la mi-  
 sérable Doubana & le traître Juif  
 dans l'état où ils étoient, & entrant  
 promptement dans le Palais de Firnaz,  
 je me trouvai tout autre qu'aupara-  
 vant.

*Vol. III.*

A

Le

2 Les mille & un quart-d'heure ,

Le Génie nous reçût Sidhim & moi avec une extrême bonté: mes chers enfans, me dit-il, peu de personnes de vôtre âge & de vôtre sexe me viennent rendre visite: mon nom seul les effraye, je ne vois ordinairement dans mon Palais, que des Vieillards usez par les plaisirs, & des femmes de la dernière décrepitude; mais puisque vous venez me chercher, il étoit bien juste que je vous tirasse des mains del'infamé Doubana, en vous envoyant, comme je l'ai fait, l'anneau de réflexion. Cette bague a des vertus merveilleuses; elle dissipe toutes les erreurs dans lesquelles nous plonge ordinairement une jeunesse inconsidérée, & des passions toujours violentes, & elle nous fait suivre scrupuleusement, & sans peine, nos devoirs les plus étroits. Quoi que vous ayez moins besoin qu'un autre d'un tel anneau, continua-t'il, en m'adressant la parole, gardez-le, je vous prie, comme un gage éternel de mon amitié: il vous sera bien-tôt utile, pour vous déterminer à faire un choix digne de vous.

23

A

III Puis-

Puissant Firnaz, secourable Génie, lui dis-je alors, en me prosternant à ses pieds, quelles obligations ne vous ai-je point? J'en serai reconnoissante jusqu'au dernier soupir; mais joignez à tant de bontez, celle de m'apprendre, quel est l'indigne mortel avec qui la Magicienne vouloit m'unir?

Le Génie m'apprit, alors comme je vous l'ai raconté, Madame, il y a quelques moments, que cet insolent s'appelloit Isaac Mier, qu'il étoit le fils d'un Juif, & me fit un si vilain portrait du caractère de cet audacieux, que je tremble encore au seul récit du danger que j'ai couru; mais juste Firnaz, poursuivis-je, en m'adressant au Génie, cette perfide Magicienne tentera-t-elle encore impunément de séduire de jeunes cœurs, & l'infame Isaac Mier, ne portera-t'il point la peine de son crime.

Que ce noble couroux me plaît, reprit le Génie; j'ai déjà pourvû à votre vengeance, ma chere fille: Doubana vient d'être punie par l'endroit le plus sensible à une femme; outre que je l'ai privée de tout son

4 *Les mille & un quart-d'heure,*  
voir, & chassée honteusement de la  
Fontaine aux Roziers; je l'ai rendu  
encore si affreuse qu'elle sera desor-  
mais l'horreur du genre humain. Pour  
le Juif, à l'heure que je vous parle,  
il est enfermé dans une grande cage  
de fer, dans laquelle quatre Mon-  
stres affamez lui sucent le plus pur  
de son sang, s'il y en peut avoir de  
pur dans un corps aussi vil & aussi ab-  
ject que le sien, & je veux qu'il y  
finisse ses jours, accablé du remords  
de tous ses crimes.

J'appris avec latisfaction, poursui-  
vit la jeune Princesse Indienne, que  
le Génie avoit pris soin de ma ven-  
geance; je l'en remerciai, & le pria  
de souffrir que je retournaffe au Palais  
Gionluk. Il m'y fit transporter dans le  
moment, y rassembla les Femmes &  
les Eunuques, qui m'avoient suivi à  
la Fontaine aux Roziers; & l'on ap-  
prit à Java cette aventure avec une  
extrême surprise. Comme Firnaz  
avoit puni lui-même les coupables, on  
ne songea plus à eux; & nous partimes  
quelques jours après pour Borneo,  
où nous arrivâmes heureusement. Ma  
sœur

sœur y fut proclamée Reine; & elle déclara sur le champ qu'elle épousoit le Prince son cousin.

La renommée qui avoit déjà répandu à Borneo les rares qualitez de Samir-Agib, fit que l'on fût charmé de se voir sous la domination de ce Prince. Les plaisirs se succéderent les uns aux autres pendant plus d'un mois; & les principaux Seigneurs de Borneo inventoient tous les jours des divertissemens, pour réjouir leur nouveau Roi.

Je vous avoüerai, Madame, que je ne voyois pas sans envie le bonheur de ma sœur; & je le trouvois si parfait, que je souhaitois incessamment d'en avoir un pareil.

Un soir que je me promenois avec Sidhim dans les Jardins du Palais, je vis briller à mes pieds quelque chose sur le sable; je le ramassai précipitamment, & je trouvai un Portrait en miniature enrichi de diamants d'une grosseur extraordinaire.



QUART-D'HEURE.

**J**E ne pus regarder sans émotion cette peinture, qui représentoit un jeune homme d'une beauté achevée. Je consultai alors l'Anneau de réflexion, & je sentis augmenter dans mon cœur une passion très violente pour l'original de ce Portrait; mais me défiant de la surprise de mes sens, Puissant Firnaz, mécriai-je où êtes-vous! Ah, vous n'approuverez jamais, que je m'abandonne avec autant de promptitude au penchant flatteur qui m'entraîne vers un objet si charmant! Tu peux te livrer sans réserve aux secrets mouvements que l'amour t'inspire, me répondit une voix que je reconnus être celle du Génie sans le voir. Le Prince dont tu vois la peinture, sera ton Epoux. Je fus transportée de joye à cette agréable nouvelle, poursuivit la jeune Princesse de Borneo; autorisée par le Génie

nie de la Raïson à aimer un Prince qui me paroïssoit si parfait, je m'imaginai par avance jouir avec lui d'une félicité suprême.

Jugez, Madame, par vous-même, si je me flatois à tort, me dit Satché-Cara, en me mettant alors en main une petite boëte d'or dans laquelle étoit le Portrait de son Amant. Je ne l'eus pas plutôt ouverte, continua la Princesse de Teflis, que je fis un grand cri: O ciel, m'écriai-je, que vois-je! Quoi, c'est-là le Portrait de celui qui doit être vôtre Epoux: Satché-Cara fut dans un étonnement extrême au cri que je fis. Connoïtriez-vous ce Prince, me dit-elle avec empressement? Ah, Madame, je vous conjure de satisfaire au plutôt ma curiosité sur ce point. J'hésitai quelques momens à lui répondre, mais j'en fus priée avec tant d'instance, que je ne pus cacher à cette jeune Princesse que je devois la vie au Prince son Amant, puisque c'étoit le petit Boulaman-Sang-hier. Ce Prince, lui dis-je, a tout le mérite possible; il est très-bien fait dans sa taille, je ne vous di-

8 *Les mille & un quart-d'heure*,  
rai rien de ses traits, puisqu'il ressem-  
ble parfaitement à ce Portrait; mais  
il renferme une grande ame dans un  
corps trop petit: c'est-là son seul dé-  
faut. Je fis alors à Satché-Cara le ré-  
cit du combat du Prince d'Achem  
contre Cozaïb; & je lui racontai en  
peu de mots les obligations que je lui  
avois.

La jeune Indienne fût quelque tems  
interdite, mais considerant avec atten-  
tion son anneau; Qu'importe, me dit-  
elle, que le Prince soit aussi petit que  
vous me l'assurez, pourvû que l'es-  
prit & le bon caractère répare les dé-  
fauts de sa taille; le Génie mon Pro-  
tecteur est trop sage, pour permettre  
que je sois unie avec une personne qui  
ne me convienne pas. Suivons sans  
nous plaindre les arrêts de nôtre des-  
tinée, & attendons qu'il plaise au  
Dieu Vichnou de disposer de nous à  
sa fantaisie. Elle continua ensuite son  
histoire en ces termes.

J'avois à tous momens ce Portrait  
devant les yeux; & souvent même à  
la chasse, où j'allois avec ma sœur &  
le Prince son Epoux, & je m'écar-  
tois



tois la plûpart du temps, pour avoir le plaisir de le considerer sans témoins.

Un jour que j'étois en cette occupation, je fus surprise par une pluye furieuse. L'obscurité succeda bientôt à l'orage : je voulus regagner le gros de la chasse ; mais les éclairs & le tonnerre effrayèrent si fort le cheval sur lequel j'étois montée, que je n'en fus plus la maîtresse. Il s'éloigna tellement des routes ordinaires que je me perdis ; la nuit vint, je me trouvais très-embarassée, je mis pied à terre, & appercevant de loin une foible lumiere à travers de quelques arbres, je tournai mes pas vers cet endroit, en conduisant mon cheval par la bride. Plus je marchois, plus la lumiere paroissoit s'éloigner ; je la suivis près d'une heure sans savoir le péril que je courois ; mais enfin fatiguée d'un si long chemin, j'attachai mon cheval à un arbre ; je me couchai sur l'herbe ; & je m'endormis tranquillement. Jugez, Madame, de ma frayeur à mon réveil, de me voir au bord d'un précipice des plus affreux, & dans lequel j'aurois trouvé

A s

une

10 Les mille & un quart-d'heure,  
mort infailible, si j'avois fait quelques  
pas de plus.

Je compris alors que quelqu'un de  
ces esprits élémentaires, qui se plaisent  
à faire périr les personnes qui mar-  
chent de nuit, m'avoit conduite en ces  
lieux; je rebroussai-chemin, & sui-  
vant une pente assez douce je me trou-  
vai au bout d'une heure sur le bord  
de la mer. J'étois dans une inquié-  
tude extrême, de ne trouver personne  
qui pût me remettre dans mon che-  
min, lorsque quatre Noirs sortant de  
derriere quelques rochers, saisirent  
la bride de mon cheval, & me pri-  
rent entre leurs bras: Je fis des cris  
& des efforts inutiles pour leur échap-  
per. Ils me transporterent dans une  
Chaloupe qui n'étoit pas éloignée,  
& deux de ces misérables ramant de  
toutes leurs forces, pendant que les  
autres m'empêchoient de me précipi-  
ter dans la mer, ils aborderent un  
Vaisseau qui étoit à la rade à une de-  
mie-lieuë environ de l'endroit où j'a-  
vois eü le malheur de perdre ma li-  
berté.

On me présenta au Maître de ce  
Vais-

feau; c'étoit un homme d'une taille extraordinairement haute, le sourcil épais, le regard farouche, le col court, un peu voûté, & dont la physionomie avoit quelque chose d'affreux. Il me fit entrer dans sa Chambre, & m'abordant d'un air insolent, Cesse tes pleurs, me dit-il brusquement, & louè le grand Prophète de t'avoir destiné à l'honneur de ma couche. Loin d'obéir à ses ordres, je redoublai mes larmes; mais ce scelerat peu sensible à ma douleur, s'étant approché de moi pour m'embrasser, j'en fus si indignée, que me saisissant d'un poignard qu'il avoit à sa ceinture, je le frappai droit au cœur.

## XXXVIII.

## QUART-D'HEURE.

**L**E bruit de sa chute fit entrer dans sa Chambre quelques personnes de l'équipage; elle retentit bientôt de leurs cris. J'avois encore le poignard à la main, & j'en tournois la pointe contre moi-même pour ne pas mourir par des mains indignes d'être trempées dans mon sang, lorsque l'on me saisit le bras; c'étoit le cruel Nakour, digne fils de celui que je venois de tuer: Perfide, me dit-il, écumant de rage, la mort que tu te préparois, te seroit trop douce & trop glorieuse; je veux te faire expier dans les tourmens affreux, le crime que tu viens de commettre envers mon Pere. Alors m'ayant fait attacher les fers aux pieds & aux mains, il me fit descendre à fond de cale, & assambla les principaux du Vaisseau, pour décider de quel genre de supplice on me feroit mourir. Pendant que l'on étoit

étoit au Conseil pour délibérer sur ma mort, l'on apperçût un Vaisseau qui venoit à nous à pleines voiles. Le désir du butin fit suspendre celui de la vengeance. Nakour se prépara à l'attaquer, mais quand au Pavillon il reconnut que celui qui montoit devoit être le célèbre Faruk, la peur commença à s'emparer de son ame. Ce dernier n'avoit jamais été vaincu: il sembloit que la fortune & la mer qui sont si inconstantes pour les autres, lui fussent assujettis. On se battit pourtant dans nôtre Vaisseau avec beaucoup de valeur; mais enfin Nakour & les plus braves de ses gens ayant passé sous le sabre de Faruk, les autres furent obligez de mettre bas les armes. Le Vainqueur entra dans nôtre Vaisseau, le visita d'un bout à l'autre; & s'étant informé du sujet de mes chaînes, il admira la résolution que j'avois témoignée, & m'ayant fait détacher & passer dans son bord avec tous les autres Esclaves, il fit couler à fond le Vaisseau de Nakour. Voilà, Madame, continua Satché-Cara, voilà le sujet de mes larmes:



14 *Les mille & un quart-d'heure,*  
vous voyez que les astres m'ont toujours persécutée; en butte aux dé-  
sirs d'un malheureux Juif, je n'ai évité ses persécutions par une protec-  
tion surnaturelle, que pour tomber presque aussi-tôt entre les mains d'un  
brutal Corsaire, & je n'en suis délivrée que pour devenir Esclave d'un  
autre, qui paroît à la vérité honnête homme, mais dont l'humeur tendre ne laisse pas de m'allarmer. Un  
enchaînement de disgrâces fait tout le cours de ma vie; & quelque promesse que m'aye fait le Génie Firnaz, je ne vois que trop que mes malheurs ne finiront pas encore si-tôt.

SUITE

## SUITE DE L'HISTOIRE

*De Gulguli-Chemamé Princesse  
de Teflis.*

**J**E fis mon possible, Seigneur, pour  
suivre la belle Georgienne, pour  
rendre la tranquillité d'esprit à la  
jeune Princesse de Borneo; elle com-  
mençoit un peu à oublier sa douleur,  
lors que nous fûmes rencontrés par  
un Vaisseau dont la poupe & les mats  
étoient dorez, & les voiles de satin  
couleur de feu: cette singularité au-  
roit donné envie à Faruk de l'atta-  
quer, quand même il n'auroit pas fait  
le métier de Corsaire: il n'hésita donc  
pas à donner le signal du combat.  
On s'accrocha, & l'on se battit de  
part & d'autre avec une intrépidité  
achevée.

Un Noir de six pieds de haut, & qui  
paroissoit commander le Vaisseau do-  
ré, se trouvoit par tout où le danger  
étoit le plus grand, & sa présence  
animoit ses soldats, qui sembloient tous  
autant de Heros.

Ce

16 *Les mille & un quart-d'heure,*

Ce Guerrier sauta dans nôtre Vaifseau, & paroissant prendre de nouvelles forces, en nous appercevant Satché-Cara & moi, il renversa tout ce qui se présenta devant lui.

Faruk justement allarmé de la bravoure de ce jeune homme, & croyant être le seul qui lui pût tenir tête s'attacha à lui: Jamais, Seigneur, l'on n'a vû se battre avec tant de courage & d'égalité: tous les soldats suspendirent leurs coups pour être témoins de ceux de ces illustres Guerriers; mais enfin, la fortune en décidant, ou pour mieux dire, les armes du Noir se trouvant d'une meilleure trempe, il fit de larges blessures à Faruk, & le mit sous lui. Le Corsaire en cet état ne crut pas qu'il lui fut honteux de se rendre: Je suis vaincu pour la première fois, dit-il, mais j'espere, Seigneur, de vôtre générosité un reste de vie dont je vous serai éternellement redevable. Levez-vous, lui répondit tranquillement le redoutable Noir, en lui tendant la main, & recevez mon amitié au lieu des chaines, dont un autre vous accableroit peut-être,



être, je fais plus, je vous rends vôtre Vaisseau & vôtre équipage, à l'exception de ces deux Princesses que je vous demande pour le prix de ma victoire.

Quelque passion que j'eusse inspiré à Faruk, continua Gulguli-Chemamé, car c'étoit la jeune Princessé de Borneo & moi, que le Vainqueur se réservait. Ce Corsaire fit un effort sur lui-même: La vie que vous m'offrez, Seigneur, dit il au Noir, m'est moins chere que l'une de ces Princesses; cependant je vous la cede: & quoi que pénétré de la douleur la plus vive, je ne murmurai point de vôtre bonheur.

Nous restames plus mortes que vivres la jeune Princessé & moi, & nous étant tendrement embrassées, nous étions sur le point de nous précipiter dans la mer, plutôt que de devenir la proye du Vainqueur, lorsque ce brave Guerrier ôtant son Turban, & se découvrant le visage qu'il avoit entièrement caché d'un crêpe noir très-délié, nous fûmes dans un étonnement sans égal Satché-Cara & moi,  
de

18 *Les mille & un quart-d'heurs,*  
de reconnoitre dans nôtre Vainqueur,  
elle l'original de son portrait, & moi  
tous les traits du petit Prince d'A-  
chem.



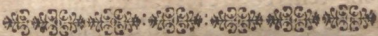
XXXIX.

## QUART-D'HEURE.

**N**OUS étions toutes deux immobi-  
les, lorsque ce Heros riant de ma  
surprise, m'adressa ainsi la paro-  
le.

Vous ne vous trompez pas, me  
dit-il, aimable Gulguli-Chemamé,  
vous voyez devant vos yeux un Prin-  
ce qui ne vous est point inconnu;  
mais il ne paroît plus devant vous tel  
que vous l'avez vû autrefois; la mê-  
me Fée Mulladine qui m'a protégé  
contre la tyrannie de Cosayb, a étendu  
ses biens-faits au delà de mes espéran-  
ces; c'est ce que je vais vous raconter.  
Nous palsâmes alors, continua la  
belle Georgienne, Satché Cara, Fa-  
ruk

ruk & moi dans le Vaisseau du Prince; & nous étant assis sur des Coussins brodez d'or, il nous parla en ces termes, après que l'on eut pansé les playes de Faruk, dont aucune ne se trouva dangereuse.



## CONCLUSION DE L'HISTOIRE

*'De Boulaman - Sang-Hier, Prince  
d'Achem.*

**J**E ne vous eus pas plutôt vûë, Madame, monter sur vôtre Vaisseau, que l'extrême douleur que je ressentis de vôtre perte, me réduisit au desespoir; je résolus de mourir, puisque je n'avois pas eu le bonheur de vous plaire, & je retournai au Palais dans ce dessein. Je me promenois en rêvant au bord du même Canal où j'avois été assez heureux pour obli-  
ger

ger la Fée Mulladine, lors qu'agité par un mouvement inconnu, je pris tout d'un coup la résolution d'éteindre ma vie dans les eaux. Je n'eus pas plutôt conçu ce dessein, que je l'exécutai; je me précipitai dans le Canal, où après avoir combattu assez long-tems contre les eaux, j'allai sans doute au fond. Je m'imaginai bientôt, Madame, n'avoir exécuté ma résolution qu'en songe, lorsque je me trouvai dans un Palais qui me parut du cristal de roche, & que je me vis couché sur un Sopha d'ambre jaune. Etonné de ces merveilles. j'y rêvois encore, lorsque la Fée Mulladine se présenta devant moi: j'ai pitié de vous, Prince, me dit-elle, je ne puis avec tout mon art, vous faire aimer de Gulguli-Chemamé, un autre est destiné à posséder son cœur & sa main; mais pour vous consoler de sa perte, je veux vous donner le choix entre les plus belles Princesses de l'Univers. A peine Mulladine eut-elle ainsi parlé, qu'elle prononça à demi bas certains mots inconnus: L'avouërai-je, Madame, au même instant je sentis

tis

tis mourir dans mon cœur l'extrême passion que j'avois pour vous; la seule estime en prit la place.

La Fée alors me voyant changé me conduisit dans un Cabinet reculé, elle me fit paroître dans une glace enchantée, les plus charmantes personnes de l'Univers. J'en laissai passer un grand nombre, sans y faire la moindre attention, & ce ne fut qu'en y voyant la belle Satché-Cara, que je ressentis les transports les plus vifs.

La jeune Princesse de Borneo; continua Gulguli-Chemamé, rougit extrêmement à ces dernières paroles: elle alloit interrompre le Prince, lorsqu'elle s'apercevant de l'émotion où elle étoit, Permettez, Madame, lui dit-il, que j'acheve une Histoire aussi particulière que la mienne. Alors reprenant son discours, la Fée, poursuivit-il, qui m'examinait, remarqua mon trouble & la surprise de mes sens, il ne falloit pas moins que cette belle brune, me dit-elle en souriant, pour vous faire oublier Gulguli-Chemamé; mais, Prince, pour rendre votre bonheur plus parfait, je veux encore réparer

réparer l'injustice que la nature vous a faite; ayez avec confiance cette liqueur, vous en connoîtrez bien-tôt la vertu. Je n'eus pas plutôt obéi à la Fée; que je ressentis par tout le corps des mouvemens extraordinaires; mes membres se déboëterent, pour ainsi dire, & mon corps prenant une forme nouvelle, je me trouvai aussi-bien proportionné que vous me voyez aujourd'hui, sans avoir rien perdu des traits que j'avois étant Nain. Ce n'est pas encore faire assez pour vous, me dit Mulladine, je veux envoyer votre Portrait à la Princesse qui doit faire vôtre bonheur, & que vous receviez le sien; alors elle me présenta une boëte de diamants, au fond de laquelle étoit peinte la charmante Satché-Cara, avec toutes les graces dont elle est ornée; & m'ayant montré le mien dans une pareille boëte; dans peu, me dit-elle, cette peinture fera autant d'effet sur le cœur de la Princesse, que la sienne en a déjà fait sur le vôtre.

J'étois si pénétré des bontez de la Fée, que je me prosternai à ses pieds  
sans

sans pouvoir proférer une seule parole : Elle me releva & m'embrassa avec bonté : Allez, Prince, continua-t'elle, allez au secours de votre Princesse; courez la délivrer de la captivité où je la vois réduite, & rendez en même tems la liberté à Gulguli-Chemamé. La Fée m'ayant encore couvert le visage de ce voile, pour vous surprendre plus agréablement, me transporta dans un Vaisseau doré que les vents ont poussé où ma présence étoit nécessaire. J'ai obéi, Madame, aux ordres de Mulladine, & j'ai été assez heureux pour exécuter en peu de tems tout ce qui peut contribuer au repos de ma vie, si la charmante Satché-Cara veut suivre sans répugnance les conseils de la Fée ma protectrice.

Le Prince d'Achem ayant cessé de parler, continua Gulguli-Chemamé, la jeune Princesse de Borneo, dont la pudeur combattoit les sentimens de tendresse, que lui avoient inspiré pour Boulaman Sang-hier l'Anneau de réflexion, & la Fée Mulladine, hésitoit à répondre aux empressemens du  
Prince;

24 *Les mille & un quart-d'heure*,  
Prince ; mais me joignant à lui , je  
l'engageai à ne plus dissimuler ce que  
son cœur ressentoit pour un Prince si  
charmant , depuis le moment qu'elle  
avoit trouvé son Portrait.

Boulaman-Sang-hier pensa mourir  
de joye , en apprenant son bonheur  
de la bouche même de Satché-Cara ; il  
lui marquoit tendrement les obliga-  
tions infinies qu'il avoit à Mulladine ,  
lorsque cette Fée parut tout d'un coup  
dans un Vaisseau encore plus magni-  
fique que celui du Prince d'Achem ,  
& qui jusqu'alors 'avoit été envelop-  
pée d'un nuage qui la cachoit à mes  
yeux,



## X L.

## QUART-D'HEURE.

**M**Ulladine étoit accompagnée du Roi & de la Reine de Java, du Prince Samir-Agib, & de la Princesse son Epouse: Je viens couronner mon ouvrage, dit-elle à Boulan-Sang-hier; voilà, Seigneur, les seules personnes qui pourroient s'opposer à vôtre bonheur; je les ai disposées à vous être favorables; ils consentent que vous soyiez uni avec la belle Satché-Cara.

On s'embrassa, Seigneur, de part & d'autre avec beaucoup de tendresse, & la Fée ne voulant plus différer la satisfaction du Prince d'Achem, elle nous transporta en un instant à Borneo, où après avoir guéri Faruk de ses blessures, l'on célébra par mille Fêtes les noces de ses tendres Epoux.

## SUITE DE L'HISTOIRE

*De Gululi-Chemamé Princesse  
de Testis.*

Pour moi, continua la belle Georgienne, quelqu'empressement que j'eusse de trouver le Prince qui m'étoit destiné, je ne m'ennuyois pas dans une aussi aimable compagnie. Faruk, qui suivant l'exemple du Prince d'Achem, avoit avec moi passé de l'amour le plus violent, à l'estime la plus parfaite, ne me quittoit presque pas; Madame, me dit-il, un jour, puisque je n'ai pas le bonheur d'être choisi par notre grand Prophète, pour vous remettre dans vos États, ne puis-je du moins contribuer à votre bonheur, en vous aidant à trouver le Prince que les Astres vous promettent? Je ne crus pas devoir refuser les offres de Faruk; je l'avois reconnu si honnête homme & j'avois trouvé ses manières si peu Corsaires, que je n'hésitai point à m'engager de me remettre entre ses mains.

Enfin,

Enfin, Seigneur, après un assez long séjour à Borneo, je m'embarquai dans le Vaisseau de Faruk. Les vents nous furent très-favorables les trois ou quatre premiers jours; mais au cinquième un calme si grand nous surprit, que nous ne pûmes avancer ni reculer. Faruk qui souffroit autant que moi du retardement des vents, ne négligea aucune occasion de me plaire pendant neuf jours que dura cette bonace. Il cherchoit à m'amuser par quelques Histoires qui pussent diminuer ma mauvaise humeur; & comme il avoit beaucoup d'esprit & de politesse, & qu'il racontoit fort agréablement, je l'écoûtai avec plaisir: mais, Seigneur; lui dis-je, parmi ces histoires si singulieres, me laissez-vous ignorer la vôtre? La conduite que vous avez tenué jusqu'à présent avec moi, me fait croire que vous êtes tout autre que ce que vous paroissez, & je suis beaucoup plus curieuse de savoir vos aventures, que celles que vous m'avez contées jusqu'à présent.

Faruk en ce moment me fit connoître par un soupir qui lui échapa malgré



28 *Les mille & un quart. d'heure,*  
malgré lui, la peine que lui causoit  
ma curiosité. Je ne puis vous rien  
refuser, me dit-il, vous avez, Ma-  
dame, trop d'empire sur moi, pour  
vous cacher davantage qui je suis;  
préparez vous donc à écouter la vie  
d'un malheureux Prince, dont pres-  
que tous les momens sont marquez  
par quelque triste catastrophe.



CON-

# CONTINUATION DE L'HISTOIRE

*D'Ouzim-Ochantey, Prince de la  
Chine.*

**L**A Princesse de Teflis, poursuivit Ben Eridoün, alloit raconter à Ouzim-Ochantey l'Histoire de Faruk, lorsque Gulpenhé rentra dans le Salon. Elle présenta la main au jeune Prince de la Chine, le conduisit dans un Cabinet, dont les tapis de pied relevez d'or & de soye, étoient femez de fleurs les plus douces à l'odorat. On apporta de l'eau roze pour lui laver les mains: on lui parfuma la barbe avec une Cassolette d'or: ensuite l'on servit une Colation magnifique, & des liqueurs: après quoi Gulpenhé ordonna à toutes ses femmes de les laisser seuls.

Le Prince trembla à cet ordre: Gulguli-Chemamé qui n'avoit point été exceptée, le regarda si tristement en sortant du Cabinet, qu'il fut prêt à

B 3 se

30 *Les mille & un quart-d'heure,*  
se lever de dessus son Sopha, & à  
quitter brusquement Gulpenhé. Il  
sentit pourtant toute l'imprudence  
qu'il y auroit d'en agir ainsi, & resta  
auprès d'elle; mais quelque artifice  
dont cette Princesse se servit pour sé-  
duire son cœur, il demeura dans un  
respect stupide, que toutes ses cares-  
ses ne purent détruire.

Une pareille conduite auroit piqué  
au vif tout autre que Gulpenhé;  
mais cette Princesse feignant de ne se  
pas appercevoir de l'insensibilité du  
Prince, ou l'attribuant à toute autre  
chose qu'au mépris qu'il avoit pour  
elle, elle parut contente de sa con-  
versation: & l'heure étant venuë  
de se séparer, elle remit Outzim-  
Ochantey entre les mains de la vieil-  
le Kouroïm la fidelle confidente de  
ses plaisirs. Le Prince la suivoit,  
lorsqu'en passant dans un espèce de  
Coridor assez obscur, on lui glissa  
adroitement dans la main un Billet à  
peu près en ces termes.

*Il est assez difficile de résister  
long-tems aux tendres empress-  
emens de la personne que vous quit-*

tez ; mais je compte , Seigneur , qu'il vous aura été facile de démêler ses artifices. Dissimulez cependant avec elle , jusqu'à ce que vous ayez trouvé le moyen de me tirer de la triste servitude où je suis. J'espère vous voir demain au combat des Tigres , dont le Roi Kuseh régalle Atabek ; si je ne puis vous y parler , je ferai ensorte de vous faire couler sur la brune dans mon appartement où j'ai mille choses à vous dire.

## La Princesse de Teflis.

Outzim-Ochantey baïsa mille fois cette Lettre , elle l'affermir encore dans la résolution d'être fidèle à sa chere Princesse ; il se coucha le cœur rempli d'une joye excessive. A peine ce Prince fût-il éveillé le lendemain , que Gulpenhé poursuivant son dessein , lui envoya dans une Corbeille brodée d'or une écharpe magnifique , & lui fit dire qu'elle souhaitoit qu'il se trouvât à son lever.

Comme les hommes abordoient

32 *Les mille & un quart-d'heure*,  
avec liberté à son appartement, le  
Prince s'y rendit de très-bonne heu-  
re, comptant bien y trouver Gulgu-  
li-Chemamé. Il ne se trompoit pas;  
elle avoit reçû ordre de le recevoir,  
en cas que la Princesse ne fût pas en-  
core éveillée; mais comme cette der-  
niere se faisoit une affaire essentielle,  
d'engager le jeune Outzim-Ochantey,  
elle dort peu, & ne lui donna  
qu'autant de tems qu'il lui en falloit,  
pour assurer Gulguli-Chemamé qu'il  
l'aimeroit éternellement.



X L I.

QUART-D'HEURE.

**G**Ulpenhé piquée de l'indifferen-  
ce du Prince dort peu cette  
nuit: elle ne vouloit pas que cette  
conquête lui échâpat, & ne fût pas  
plûtôt qu'il étoit avec la Princesse  
de Tessis, qu'elle le fit appeller. Il  
y avoit peu de monde dans la Cham-  
bre; elle sortit du lit, & elle étoit  
dans



dans un négligé affecté, mais si charmant, qu'elle auroit sans doute surpris les sens d'Outzim-Ochantey, s'il eut été moins prévenu contre elle. Cette Princesse sans paroître rebutée des froideurs de la vieille, reçût le Prince avec beaucoup de joye; elle le fit asseoir sur son Sopha, & se penchant vers son oreille, elle lui demanda obligeamment pourquoi il n'avoit pas sur lui son écharpe, & lui dit qu'il n'en connoissoit pas tout le prix. Je n'ai osé, Madame, lui répondit le Prince, me parer en cette Cour d'une faveur si glorieuse & si peu méritée, mais puisque vous me le permettez, je me ferai honneur de porter ces illustres marques de vôtre bonté.

Le Prince Atabek qui savoit la facilité avec laquelle on entroit presque à toute heure chez Gulpenhé, s'étant fait annoncer dans le moment, cette Princesse n'eut que le tems de dire à Outzim-Ochantey qu'il se trouvaît l'après-dinée au combat des Tigres, & qu'il fit ensorte de ne se pas éloigner d'elle, parce qu'elle souhaitoit lui parler après ce divertissement.

Le Prince obéit à ses ordres ; il trouva moyen d'avoir une place au dessous du balcon de la Princesse, & comme Gulguli-Chemamé étoit à ses côtez, il eut toujours les yeux tournez vers elle, sans que Gulpenhé pût en prendre aucun ombrage.

Atabek paroissoit entretenir la Princesse avec beaucoup de vivacité, lors qu'après plusieurs petits combats de différens animaux, on lâcha dans l'Arène un Tigre monstrueux, & un Lion d'une grosseur prodigieuse. Après avoir combattu plus d'une heure & demie, avec une rage inconcevable, & un avantage presque égal, ils se roulerent l'un sur l'autre jusques sous le balcon de Gulpenhé ; & toutes les Dames s'étant alors baissées, comme pour regarder le combat de plus près, dans cette attitude, la Princesse de Teflis laissa échapper de son doigt un anneau d'or, dans lequel étoit enchaînée une pierre d'aigle. O ciel, s'écria-t-elle tristement, en la voyant auprès de ces deux cruels animaux ! Faut-il donc que je perde aujourd'hui par ma faute le seul bien que je possède.

Gul-

Gulpenhé voyant une extrême douleur peinte sur le visage de sa favorite, ordonna vainement à ceux qui avoient soin de ces bêtes farouches, d'aller ramasser la Bague. Personne n'étoit assez hardi pour exécuter ses ordres, quoi qu'elle promit une récompense considérable; lorsque le Prince de la Chine sautant de son Balcon dans l'Arène, ramassa promptement la Bague de Gulguli-Chemamé qu'il mit à son doigt. Il étoit nécessaire pour lui que la plus grande partie des forces du Lion & du Tigre fussent épuisées par un long combat: ces animaux quittant comme de concert la fureur qui regnoit entre eux, tournerent toute leur rage contre Outzim-Ochantey. Le Prince n'étoit armé que d'un seul sabre; mais il se trouva heureusement de si bonne trempe, & il combatit avec tant d'adresse, qu'ayant achevé de tuër ces cruelles bêtes, sans en avoir été que légèrement offensé; il rapporta la Bague à la Princesse de Tessis.

Si l'intrepidité d'Ourzim-Ochantey avoit étonné le Roi & tous les

36 *Les mille & un quart-d'heure,*  
Spectateurs, elle surprit Gulpenhé  
au dernier point, & lui fit ouvrir  
les jeux. Dès ce moment elle jugea  
bien, que sa froideur n'avoit procédé  
que des charmes qu'il avoit trouvez  
dans sa favorite; mais ne pouvant  
publiquement desapprouver une  
action aussi hardie que celle du  
Prince, elle l'en loüa hautement,  
& sût renfermer en elle même le  
vif ressentiment qu'elle en concût.

A l'égard du Roi Kuteh, peu  
accoutumé à voir de pareils exem-  
ples d'intrepidité, il en fut si char-  
mé, qu'il combla de caresses le  
jeune Prince. Une action aussi  
héroïque, lui dit il, mérite des  
louanges infinies & des recompenses  
sans bornes; & je voudrois, jeune  
Etranger, trouver de quoi recon-  
noître tant de valeur: s'il est quelque  
chose dans mon Royaume digne de  
toi, demande-le moi hardiment, &  
fusse même une de mes Filles,  
sois sûr que je ne te refuserai  
rien.

Outzim-Ochantey répondit avec  
beaucoup de modestie aux louanges  
du Roi: Seigneur, lui dit-il, un  
simple

simple particulier, tel que je suis ne doit aspirer à l'honneur de vous être allié; je ne fais point porter mes vœux si haut; mais puisque votre Majesté m'assure de toutes ses bontez, j'ose la supplier de m'accorder une chose dont il me paroît qu'elle fait très-peu de cas, c'est la liberté de Gulguli Chemamé.

Le Roi, Seigneur, fût encore plus surpris de voir que ce jeune homme bornoit sa demande à ce qu'il estimoit si peu de chose, lorsqu'il pouvoit obtenir de lui des richesses immenses.

Gulguli-Chemamé dès ce moment est maîtresse de son fort, répondit-il au Prince en l'embrassant; je souhaite qu'elle reconnoisse ta générosité, & je crois que la Princesse ma Fille ne s'opposera pas à mes volontez

La rage suffoquoit Gulpenhé: le mépris visible qu'Ourzim-Ochantey faisoit paroître de ses charmes, la mettoit au desespoir; mais dissimulant parfaitement ce qui se passoit dans son cœur, elle embrassa la Princesse de Teflis avec toutes les

38 *Les mille & un quart-d'heure,*  
marques apparentes d'une amitié  
tendre & sincère; & détachant de  
ses cheveux un bouquet de pierre-  
ries d'un prix considerable, elle  
joignit ce présent au don qu'elle lui  
fit de sa liberté.

La belle Georgienne étoit interdite au dernier point; la frayeur & la joye, avoient successivement fait sur son ame, une si forte impression, qu'elle en étoit tombée évanouie. Elle revint à elle, & avoit peine à croire encore que son cher Prince eut évité la mort à laquelle il venoit de s'exposer pour elle, lorsqu'elle aprit qu'elle lui devoit la liberté.

L'on rentra au Palais; le Roi voulut que le Prince y eut son appartement, & il l'invita au repas qui étoit préparé pour le Prince Arabek. Gulguli-Chemamé, que le Roi Kuseh, pour faire plaisir à Outzim-Ochantey, avoit fait mettre à table, étoit moins attentive aux honneurs qu'on rendoit au Prince son Amant, qu'à examiner les actions de Gulpenhé. Elle crut s'apercevoir malgré la dissimulation de  
cette

cette Princesse, qu'il y avoit | quelque chose de gêné dans ses manières, & lut dans ses jeux la fureur qui l'animoit: Elle en conçût une inquiétude extrême, connoissant à fond le génie de cette Princesse.



XLII.

QUART-D'HEURE.

**L**E souper fini, on passa dans un magnifique Salon, pour y entendre un concert, qui devoit être composé de tout ce qu'il y avoit de plus belles voix & de meilleurs instruments. Gulguli-Chemamé profita de ce tems, pour dire au Prince de la Chine, qu'il ne manquât pas au rendez-vous marqué par sa Lettre, & lui donna la clef d'une garde-robe, qui communiquoit à son appartement.

Après le concert, le Prince se retira dans la Chambre qu'on lui avoit préparée; il demanda qu'on l'y

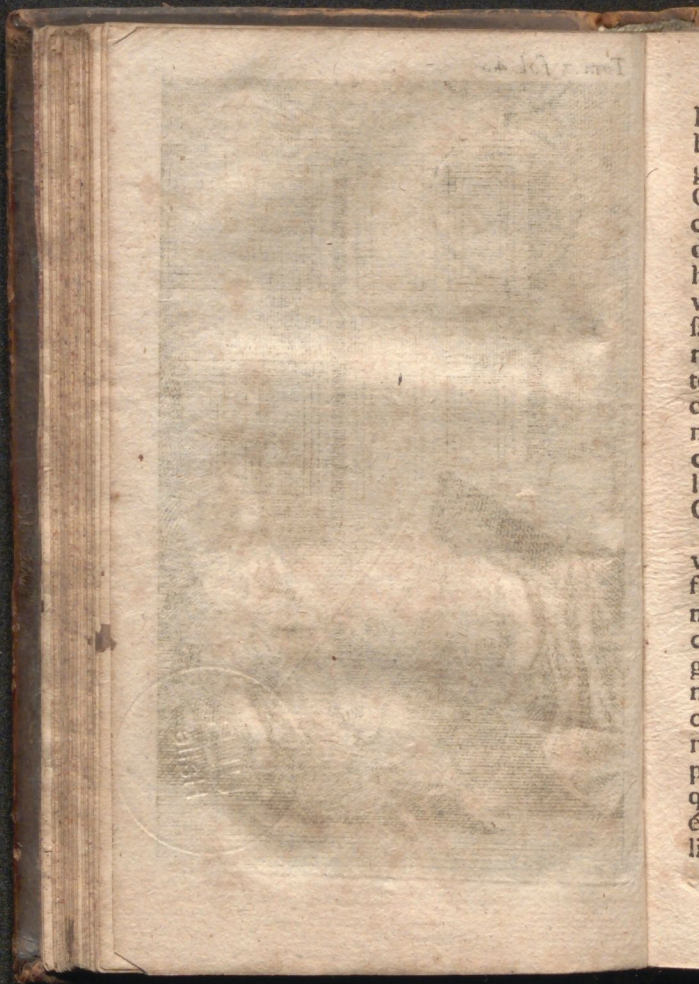
40 *Les mille & un quart-d'heure,*  
l'y laissa seul, & profitant de ce moment, il se coula dans la garde-robe de la Princesse de Teflis. Comme il étoit fatigué, & que pour n'être point appercû il s'étoit caché sous une table couverte d'un grand tapis, il s'y endormit si profondément, que Gulguli-Chemamé, après avoir été au coucher de Gulpenhé, entra dans cette garde-robe sans le réveiller. Comme elle n'y trouva point le Prince son Amant, elle crut qu'il n'avoit pû encore exécuter sa promesse; mais ne desespérant pas qu'il vint, elle alluma deux bougies qu'elle posa sur la table, & s'assit sur un Sopha où peu de tems après elle s'abandonna à un sommeil tranquille; mais, Seigneur, qu'elle fût la surprise de ces deux Amans, quand à leur réveil, qui fut causé par la chute violente d'une personne qui tomba de toute sa hauteur sur le plancher, ils reconnourent la Princesse Gulpenhé mourante. Juste ciel, s'écria le Prince tout effrayé, en sortant de dessous la table où il s'étoit caché! Quel funeste objet se présente à mes yeux!  
Les





o-  
o-  
n-  
ur  
né  
nd  
e-  
ès  
é,  
le  
va  
ut  
fa  
as  
es  
it  
is  
a-  
,  
x  
ni  
i-  
a-  
-  
e  
s  
el  
!  
s





Les vapeurs du sommeil ne troublent-elles point encore mon imagination? Helas, reprit Gulguli-Chemamé, plût à Dieu que tout ceci ne fut qu'un rêve qui pût être dissipé par le reveil; mais c'est malheureusement pour nous une triste vérité! Cette Princesse animée de sa vengeance, a voulu apparemment me procurer la mort, & le Ciel toujours équitable envers les innocens, en a décidé d'une autre manière: j'en juge par les fragmens de cette sarbacane de verre, & par les convulsions de la malheureuse Gulpenhé.

Je m'étois assoupie, Seigneur, en vous attendant, sans croire que vous fussiez si proche de moi; & je dormois paisiblement, lorsque cette Princesse, qui a une double clef de ma garde-robe, a entrepris sans doute de m'ôter la vie. Elle avoit rempli, à ce qu'on peut croire, cette sarbacane d'une poudre empoisonnée, & se préparoit à me la souffler dans le nez, quand me réveillant en sursaut, j'ai éternué avec tant de violence, qu'au lieu de recevoir la poudre dans le nez,

je

42 *Les mille & un quart-d'heure,*

je la lui ai envoyé toute dans la bouche. Ce poison, suivant les apparences, est si subtil, que sur le champ elle est tombée à la renverse, & que vous la voyez preste à expirer.

Outzim-Ochantey connoissant la noirceur d'ame de Gulpenhé, résolut de l'abandonner à son triste destin. Fuyons cet objet plein d'horreur, dit-il à la Princesse de Teflis, évitons la fureur du Roi: quoique nous ne soyons pas coupables; les apparences nous condamnent, & ce Prince ne nous pardonneroit jamais la mort de sa fille. Eh, comment fuir, reprit tristement Gulguli-Chemamé, les portes du Palais ne sont-elles pas gardées? Mais que vois-je continuat-elle, en jettant les yeux sur son écharpe; ah, Seigneur, le remède nous vient de la source du mal; cette écharpe enchantée nous tirera du péril où nous sommes, elle a le don de rendre invisible en la retournant; & c'étoit pour vous mettre à l'abri de la médifance, & vous faire entrer & sortir à toute heure dans le Palais, que la Princesse vous avoit envoyé ce rare présent, dont sans doute elle

le

le ne vous avoit pas encore expliqué les vertus.

La belle Georgienne en fit l'essai sur le champ; elle détacha l'écharpe, & ne l'eut pas plutôt mise sur elle à l'envers, qu'elle disparut aux yeux du Prince, & ne fût visible qu'après l'avoir retournée.

Pendant quelques heures d'intervale qu'il restoit au Prince de la Chine & a Gulguli-Chemamé pour attendre le jour, & se soustraire à la vengeance de Kuseh, les convulsions de Gulpenhé redoublèrent. L'on ne voyoit plus dans ses yeux qu'un reste de lumière égarée, qui enfin après un dernier soupir qu'elle poussa, s'éteignit pour jamais: Elle mourut entre leurs bras, & devint en un moment si affreuse, que quelque mauvaise volonté qu'elle eut eût pour ces deux Amans, ils ne purent lui refuser des larmes.

Les portes du Palais ayant enfin été ouvertes, le Prince de la Chine & Gulguli-Chemamé sortirent à la faveur de l'écharpe sans avoir été appercûs, & marcherent ainsi jusqu'au premier Village, où ayant pris  
quel-

quelque nourriture, ils s'éloignerent promptement, & n'eurent point de repos que quand ils furent hors des États du Roi Kuseh. Alors ils commencerent à respirer, & le Prince se rappelant l'aventure de l'anneau de la belle Georgienne, la pria de lui expliquer la raison pour laquelle il lui étoit si précieux. C'est un présent de l'Enchanteur Zal-Rekamon Ayeul, lui dit-elle; il me le mit au doigt en mourant, & c'est une circonstance de mon Histoire que j'ai oublié de vous raconter: il m'assura que quand la fin de mes malheurs approcheroit, je verrois dans cette bague comme dans une glace, de quelle maniere il faudroit que je m'y conduisisse; mais que je prisse bien garde d'y laisser tomber dessus la moindre goutte de sang, parce que dès ce moment elle perdoit tout son pouvoir. Je ne sai quelle fantaisie il me prit de la porter le jour du combat des Tigres; mais vous pouvez à présent, Seigneur, vous imaginer qu'elle étoit mon inquiétude; lorsque je la laissai échaper de mon doigt: & vous devez croire que je me souviendrai é-

ter-

éternellement des marques que vous m'avez données en cette occasion de vôtre amour & de vôtre intrepidité.

Permettez, Madame, reprit Outzim-Ochantey, que j'examine une Bague si précieuse; peut-être même est il tems de la consulter.

La Princesse de Teflis alors tira de sa poche une petite bourse de senteur où étoit renfermée la bague; elle la présenta au Prince en prononçant les paroles mystérieuses que son Ayeul lui avoit enseignées; & dans ce moment il en sortit une lumière si vive, qu'ils en furent l'un & l'autre ébloüis quelques tems.



## X L I I I.

## QUART-D'HEURE.

**A**près que cette lumière fût dissipée, le Prince examina alors la Bague avec attention; il vit en petit, & successivement toute l'histoire de Gulguli-Chemamé jusqu'à leur dernière aventure. Le Roi Kuseh y paroïssoit au desespoir de la mort de Gulpenhé; il lui faisoit dresser un Monument superbe; & ne pouvant accuser d'une mort si précipitée, que le Prince de la Chine & la belle Georgienne que leur fuite rendoit criminels, il avoit fait mettre leurs têtes à prix.

Cette nouvelle découverte qu'ils firent de la vertu de la Bague, leur donna une joye extrême: Ils y lurent, pour ainsi dire, tous les jours la conduite qu'ils devoient tenir; & se réglant sur ses instructions, ils prirent la route de Georgie.

Il y avoit déjà plus de deux mois qu'ils marchaient, lors qu'oubliant

un



un matin de consulter leur Bague, ils se mirent en chemin; à peine avoient ils fait une lieue, qu'un grand brouillard obscurcit tout-à-fait le jour, & que d'épaisses tenebres les enveloperent. Un pareil prodige les étonna; mais le Prince ayant alors découvert l'escarboucle dont Amedi lui avoit fait présent, elle rendit à vingt pas à la ronde une lumière si éclatante, qu'ils purent aisément consulter leur oracle.

Si l'escarboucle leur fut utile en cette occasion, de quelle douleur ne furent-ils pas saisis, quand ils aperçurent dans leur bague qu'ils alloient être séparés, & qu'avant que d'être rejoints ensemble, ils auroient l'un & l'autre des aventures très-périlleuses? L'idée de cette séparation leur causoit une tristesse mortelle, & ils en verserent encore des larmes, lorsque le cheval sur lequel étoit monté Outzim-Ochantey, prenant tout d'un coup le mors aux dents, l'emporta malgré lui, quelques efforts qu'il fit pour le retenir. La Princesse le suivit quelque tems à la lueur de l'escarboucle, mais cet-

48 *Les mille & un quart-d'heure,*  
te lumière ayant cessé de paroître,  
& l'obscurité regnant toujours, elle  
fut obligée d'attendre qu'elle fut  
dissipée; & ce ne fut tout au plus  
qu'au bout d'une heure, que le jour  
recommença à paroître. La princesse  
entra alors dans un violent desespoir,  
d'avoir perdu son Amant. Pour  
comble de malheurs il avoit empor-  
té sa Bague, & elle ne sçavoit plus  
quel parti prendre, lorsqu'après avoir  
inutilement cherché ce Prince, elle  
résolut de tourner ses pas vers le  
Royaume de la Chine, où elle ar-  
riva après un long voyage, ne dou-  
tant pas qu'il ne s'y rendît tôt ou  
tard,

SUITE



## SUITE DE L'HISTOIRE

*De Gulguli-Chemamé Princesse  
de Testis.*

**L**E bon Roi Fanfur, Seigneur, poursuivit Ben-Eridouin, après plus de six ans d'absence du Prince Outzim-Ochantey qu'il ne comptoit plus en vie, s'étoit enfin déterminé à se donner un autre Héritier. Il n'y avoit guere que trois mois qu'il avoit fait choix d'un Esclave d'une beauté ravissante qu'il avoit élevée sur le Trône, lorsque Gulguli-Chemamé entra dans Nanquin, \* Capitale de la Chine, où ce Prince faisoit sa résidence. Comme elle ne vouloit point s'y faire connoître elle avoit pris soin de cacher son sexe sous un habit d'homme, malgré ce déguisement, sa bonne grace, & l'air charmant qui étoit répandu sur sa personne, ne la firent pas moins

*Vol. III.*

C

re-

\* Nanquin est une des principales Villes de la Chine, où il est très-certain que Fanfur a régné.



50 *Les mille & un quart-d'heure,*  
remarquer de tous les habitans de  
Nanquin.

Fanfur qui avec sa nouvelle Epouse étoit à la fenêtre de son Palais, au moment que la Princesse de Teflis passoit par devant, fut curieux de savoir qui étoit un Etranger de si bonne mine, il lui fit dire qu'il vouloit lui parler; & Gulguli-Chemamé s'étant présentée devant ce Monarque avec un air dont il fut charmé; elle lui dit qu'elle étoit fille d'un Prince de Georgie, qu'elle se nommoit Souffel, & que voyageant pour son seul plaisir, elle comptoit de faire un assez long séjour à Nanquin.

La Reine Kamzem (c'étoit le nom de cette Esclave) à qui Fanfur avoit fait part de son Trône, étoit avec ce Monarque, lorsqu'il fit appeller Gulguli-Chemamé: elle lui représenta qu'il étoit de sa grandeur de ne pas souffrir qu'un Etranger tel que Souffel logea ailleurs que dans son Palais; & ce bon Roi, qui suivant l'usage des gens d'un certain âge qui épousent de jeunes personnes, se laissoit entièrement domi-  
ner

ner par sa Femme, approuva un conseil auquel l'amour de Kamzem avoit beaucoup plus de part que la générosité. Elle n'avoit pu jeter les yeux sur un homme si accompli, sans en faire comparaison avec le Roi Fanfur. Ce Prince pour qui elle n'avoit nulle inclination, lui parut affreux en ce moment; & elle sentit naître dans son cœur la passion la plus violente pour le jeune Souffel.

L'acueil favorable qu'elle lui faisoit n'allarma point Fanfur, persuadé de la sagesse de la Reine, il lui fournissoit lui-même à tous momens les moyens d'entretenir Souffel, & Kamzem n'attendit pas long-tems à lui déclarer ce qui se passoit dans son cœur.

Gulguli-Chemamé qui avoit attribué les honnêtetez de cette Princesse à tout autre motif qu'à celui qui la faisoit agir, fut étonnée d'une déclaration aussi prompte & aussi pressante; elle étoit immobile, lorsque Kamzem interpretant favorablement son silence, poursuivit ainsi: Je vous aime, Seigneur, Je hais le

52 *Les mille & un quart-d'heure,*  
Roi, & je suis toute puissante dans  
Nanquin: si vous êtes hommes de  
résolution, il m'est aisé de vous met-  
tre sur le Trône; je me charge moi-  
même d'empoisonner Fanfur: & je  
n'attends que vôtre aveu pour exé-  
cuter ce projet.



X L I V.

## QUART-D'HEURE.

**U**N pareil discours fit frémir la  
Princesse de Teflis; elle recula  
en arriere avec une surprise extrê-  
me: O ciel, Madame, dit-elle à  
Kamzem, un dessein aussi noir peut-  
il vous entrer dans l'esprit! Et me  
croyez-vous digne d'y avoir part:  
Connoissez mieux le Prince Souffel;  
je ne suis point né pour de si grandes  
actions, & si j'étois capable de don-  
ner les mains à une entreprise aussi  
execrable; sachez que je n'accepte-  
rois le Trône que pour vous punir  
d'un crime dont la seule proposition  
me fait horreur.

La

La Reine de Nanquin connut bien en ce moment toute son imprudence; l'amour s'éteignit dans son cœur pour faire place à la rage & à la vengeance; mais dissimulant son ressentiment, Seigneur, reprit elle, on oublie aisément son devoir quand on aime; ne vous prenez qu'à vous-même, de l'étrange projet que j'avois formé pour vous prouver jusqu'où va l'excès de ma passion: j'ai cru que c'étoit trop peu de vous offrir ma seule personne, & qu'un Trône vous éblouiroit; de quelque maniere qu'on y parvienne, il est beau de regner: & je ne pouvois vous mettre la Couronne sur la tête, que par la mort de mon Epoux; mais puisque vous désapprouvez ma proposition, soyez du moins reconnoissant des bontez qu'une femme de mon rang veut bien avoir pour vous, & songez qu'on ne peut la payer de refus que par l'effusion de son sang.

La Princesse de Teflis outrée de l'effronterie de Kamzem, marquoit sur son visage toute l'indignation qu'elle en avoit, lorsque le Roi de Nanquin entra dans l'appartement de

54 *Les mille & un quart-d'heure,*  
la Reine. Son arrivée imprevue dé-  
concerta Kamzem. Elle en fut si in-  
terdite, & la Princesse de Teflis si  
émûe, que ce Monarque ne sût  
qu'augurer de leur surprise: Qu'est-  
ce donc, Madame, dit-il à la Reine,  
que je lis sur vôtre visage & sur celui  
du Prince Scuffel, ma présence vous  
gêne-t-elle? non, Seigneur, inter-  
rompt brusquement Kamzem, en  
prenant son parti sur le champ; si  
vous me voyez étonnée, c'est de ce  
que ce jeune Heros vient de me pro-  
poser: il est venu, continua-t-elle se  
jetter à mes pieds pour obtenir de  
vous la permission d'aller combattre  
le Centaure Bleu, qui doit paroître  
après demain aux portes de cette  
Ville; il veut perdre la tête s'il ne  
le conduit envie dans vos prisons.

La Princesse de Teflis, que le  
commencement du discours de la  
Reine avoit fait trembler, lui coupa  
la parole en ce moment. Quoiqu'el-  
le ignorât ce que c'étoit le Centaure  
Bleu: Seigneur, dit-elle à Fanfur,  
je ne désirai point la Reine; & je  
vous supplie instamment de ne vous  
point opposer au dessein que j'ai con-  
çu



çâ de vous délivrer de ce Monstre.

Le Roi étonné du courage de Souffel, s'opposa d'abord à sa résolution; j'admire vôtre intrepidité, lui dit-il, & je doute fort de la réussite de vos desseins? mais puisque la Reine m'en prie, allez, Seigneur, & soyez sûr de toute ma reconnoissance, si vous venez à bout d'une entreprise aussi difficile.



## HISTOIRE

### *Du Centaure Bleu.*

**I**L faut savoir, Seigneur, pour lui vit Ben-Eridotîn, qu'il yavoit aux environs de Nanquin une petite Montagne, au bas de laquelle étoit une Caverne, d'où depuis cinq ans à un certain jour sortoit un Centaure Bleu, qui venoit jusqu'aux portes de la Ville, & qui y enlevoit quelques Vaches & quelques Bœufs. On avoit beau tirer des fleches contre le Centaure, il avoit la peau plus dure que du fer.

Le Roi Fanfur lui avoit plusieurs fois fait tendre des pièges, il les évitoit avec adresse: & quoi que ce Monarque eut promis des récompenses considérables à quiconque le lui livreroit mort ou vif, personne n'avoit pû en venir à bout, & tous ceux qui l'avoient entrepris y étoient péris. Mais revenons à Gulguli-Chemame; cette Princesse après avoir salué respectueusement le Roi Fanfur, se retira dans son appartement: Elle s'y fit instruire de l'histoire du Centaure, & concevant qu'elle en viendroit plus aisément à bout par la ruse que par la force; aidée de l'écharpe enchantée de Gulpenhé qui lui étoit restée au moment de sa séparation d'avec le Prince de la Chine; elle se détermina aux moyens que je vais raconter à vôtre Majesté. Elle fit demander au Roi de la Chine un Chariot attelé de deux forts chevaux, de grosses chaînes de fer, quatre grands Vases de cuivre, une tonne du meilleur vin, & des gâteaux composez de la plus fine farine.

Fanfur fit donner à Gulguli Chemamé tout ce qu'elle lui demandoit, elle

elle fit charger le tout sur le Chariot, & s'étant fait enseigner la retraite du Centaure, elle y conduisit elle-même son Chariot la veille du jour qu'il devoit paroître, elle mit d'abord les vases à terre; elles les emplit ensuite du vin qu'elle avoit apporté; & y ayant jeté les gâteaux qu'elle avoit rompu par morceaux elle se retira dans un petit bois voisin: & après avoir retourné son écharpe, elle y passa la nuit sans inquiétude.

A peine l'aurore commençoit-elle à paroître, que la Princesse se reveilla, elle vit distinctement du lieu où elle étoit le Centaure Bleu sortir de sa Caverne. Il fut étonné de voir les quatre Vases de cuivre, l'odeur du vin l'en fit approcher; il mangea d'abord quelques-uns de ces morceaux de gâteaux qu'il trouva d'un goût exquis; il dévora avidement le reste, & avala ensuite tout le vin: mais il y en avoit une si grande quantité qu'il lui porta bien-tôt à la tête, & ne pouvant plus se soutenir, il fut obligé quelques momens après de se coucher par terre, & de s'abandonner à un profond sommeil.

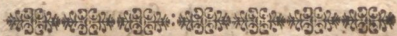
La Princesse de Georgie qui voyoit tout ce manège, accourut bien-tôt après avec ses chaînes, elle en lia le Centaure Bleu, de manière que quand même il auroit eu toutes ses forces, il n'auroit jamais pû s'en débarasser, & l'ayant mis avec assez de peine sur le chariot; elle monta dedans, & le mena ainsi à Nanquin, dont on lui ouvrit toutes les portes.

Le mouvement rude du chariot avoit un peu dissipé l'ivresse du Centaure, il parut dans un étonnement extrême de se voir ainsi lié; mais ne pouvant se procurer la liberté, quelque effort qu'il fit pour y parvenir, il se laissa conduire comme une bête.

Tous les habitans de Nanquin étoient remplis d'admiration & de frayeur; la seule Gulguli-Chemamé paroissoit avec un visage tranquile & modeste sur le chariot avec le Centaure, & ils avoient déjà traversé une bonne partie de la Ville, lorsque leur marche fut interrompue par celle des obseques d'un jeune Chinois dont le pere pleuroit amerement la mort; pendant que l'un des Bonzes qui conduisoit la Pompe

pe funebre, chantoit d'un air assez  
 guai des especes d'Hymnes à la  
 louange de Ram\* & de Vichnou.  
 Le Centaure Bleu leva la tête en  
 ce moment, il regarda quelque tems  
 avec attention cette cérémonie, &  
 se prenant ensuite à rire avec tant  
 de force, qu'il en perdit presque la  
 respiration; Il jetta la Princesse dans  
 un étonnement extrême.

\* Un des principaux Dieux des Indiens;



## XLV.

## QUART-D'HEURE.

**G**Ulguli-Chemamé vit avec sur-  
 prise une telle saillie; elle aug-  
 menta, lorsqu'un peu plus loin en  
 passant par une grande Place, le  
 Centaure fit encore de plus grands  
 éclats de rire à la vûe du peuple, qui  
 regardoit avec joye un jeune voleur  
 attaché au gibet où l'on venoit de le  
 pendre.

C 6

Plus

60 *Les mille & un quart-d'heure ,*

Plus le Centaure rioit , plus l'étonnement de la Princesse de Teflis & du peuple qui la suivoit en foule redoubloit: Ils continuoient toujours leur chemin; mais quand ils furent devant le Palais de Fanfur , & que l'on se fut écrié , vive , vive mille fois le brave & l'intrepide Souffel , ce fut alors que le Centaure éclata plus fort qu'auparavant.

A ces cris le Roi descendit dans la Cour de son Palais: il tenoit la Reine Kamzem par la main. Le Centaure la regarda fixement: jetta ensuite la vûë sur les Dames de sa suite , & les examinant les unes après les autres , ses ris redoublèrent tellement alors , que le Roi & tous les assistans en furent dans une surprise sans égale.

Fanfur demanda à Gulguli-Chemamé l'explication de ces ris démesurez , elle lui dit qu'elle en ignoroit la cause , & lui ayant raconté tout ce qui s'étoit passé depuis la prise du Centaure , le Roi l'interrogea lui-même , il n'en pût tirer aucune réponse , & l'ayant fait enfermer dans une double cage de fer , dont il fit faire deux

deux clefs : il en garda l'une & donna l'autre à Gulguli Chemamé, qui ne manquoit pas, ainsi que ce Monarque, d'aller deux fois par jour voir le Centaure à qui l'on fit toutes sortes de bons traitemens.

Kamzem qui avoit compté s'être défaire de Souffel, avoit été étrangement surpris de le voir revenir d'un lieu où elle ne l'avoit envoyé que pour le faire périr; son amour reprit de nouvelles forces à la vûë d'un Prince si accompli, elle résolut de faire un dernier effort pour se l'attacher, & le fit appeller sous prétexte de le féliciter sur sa victoire.

Gulguli-Chemamé n'osa desobéir; elle se rendit au Cabinet de Kamzem, elle l'y trouva seule: Seigneur lui dit cette femme, je vous ai couvert de gloire en cherchant à vous procurer la mort: que cette épreuve vous suffise! je vous aime malgré vos mépris; & je ne feindrai point de vous avouër que je serois morte de douleur, si vous aviez été la proie du Monstre; mais croyez que j'ai de nouveaux moyens pour rendre vôtre perte certaine, en cas que vôtre insen-

62 *Les mille & un quart-d'heure,*  
fible | cœur ne réponde point à l'ex-  
trême tendresse que je ressens pour  
vous: Laissez-vous fléchir, Sei-  
gneur. . . . Non, Madame, in-  
terrompit Souffel, quelque pouvoir  
que vous ayez sur l'esprit du Roi,  
vos prieres ni vos menaces ne m'o-  
bligeront pas à rien faire contre mon  
devoir: perdez l'esperance de me sé-  
duire, & tremblez que je n'avertisse  
à la fin ce Monarque de vôtre indigne  
passion.

Kamzem devint furieuse à ces re-  
montrances: Perfide, lui dit-elle,  
tu ne porteras pas loin l'insulte que  
tu fais à ma beauté; en même tems  
elle s'égratigna le visage, cria de tou-  
tes ses forces, & commandant à plu-  
sieurs Eunuques qui à ses cris étoient  
entrez dans son appartement, d'arrêter  
Souffel, elle courut tout en pleurs  
demander au Roi vengeance de l'ou-  
trage que le Prince de Georgie ve-  
noit de lui faire en attendant à son  
honneur.

Fanfur étoit si prévenu de la sa-  
gesse de Kamzem, qu'il ne douta pas  
un moment de la vérité de ses plai-  
res; il entra dans une fureur extrême  
con-



contre Souffel, le fit charger de chaînes sans vouloir l'entendre, le conduisit lui-même à la Prison du Centaure Bleu; & lui reprochant son attentat contre l'honneur de Kamzem, il l'assura qu'il alloit bien-tôt lui faire souffrir la mort la plus honteuse.

A ces menaces le Centaure ayant éclaté de rire d'une telle force qu'il en fit retentir les voûtes de sa Prison, le Roi fut encore plus étonné qu'auparavant: ces ris extraordinaires redoublèrent sa curiosité; il le pria instamment de lui en expliquer les raisons, promit à cette condition de lui donner la liberté, pourvû qu'il n'enlevât plus ses troupeaux; & l'assura que s'il s'obstinoit à se taire, il le feroit mourir avant la fin du jour.

Le Centaure Bleu plus flaté des promesses de Fanfur qu'effrayé de ses menaces, s'approcha des barreaux de sa cage: Roi de Nanquin, lui répondit-il, me tiendras tu paroles; je jure par ma tête, repliqua Fanfur, surpris d'entendre parler le Centaure pour la première fois: Fais donc venir ici les principaux de ta Cour, la Reine Kamzem, & toutes les Escla-

YES

64 *Les mille & un quart-d'heure,*  
ves de sa suite sans en excepter aucune,  
repliqua le Centaure, je te promets  
en leur présence de te donner la sa-  
tisfaction que tu désires.

Le Roi avoit une si grande envie  
de savoir la cause de ces ris, qu'il  
envoya dans le moment même cher-  
cher tous ceux que demandoit le  
Centaure Bleu. Quand l'assemblée  
fut complete, le Roi le somma de  
sa parole; mais ayant déclaré qu'il  
ne s'expliqueroit point que l'on n'eût  
été auparavant les fers à Souffel. On  
n'eût pas plû:ôt exécutés ses volonte-  
z, qu'il adressa ainsi la parole à Fanfur:  
Roi de Nanquin, si j'ai éclaté de rire  
à la rencontre des funeraillies d'un  
jeune enfant, c'étoit de voir pleurer  
amerement celui qui s'en croyoit le  
pere, pendant qu'un des Prêtres qui  
y assistoit & qui est encore actuelle-  
ment en commerce criminel avec la  
femme de ce bon homme, dont il a  
eu cet enfant, chantoit de toutes ses  
forces, & ne pouvoit s'empêcher de  
rire en lui-même de la douleur du  
Mari de sa Maîtresse, pour la perte  
d'un fils auquel il n'a aucune part.

Qui n'auroit pas ri encore, en  
enten-

dant mille larrons qui ont dérobé, & dérobent tous les jours des sommes immenses au Public dont ils sont les sangsues ? qui n'auroit pas ri, dis-je, de les entendre louer ta justice, pour avoir fait pendre un jeune homme, que la nécessité de se nourrir, a forcé de prendre à l'un deux dix sequins, pendant, que s'ils disoient la vérité, celui qui a été volé devoit pour ses concussions être à la place du Voleur. En cet endroit le Centaure s'arrêta, & feignit de ne vouloir pas parler davantage; mais Fanfur ayant redoublé ses prieres envers lui; Roi de Nanquin, lui dit-il, ne me force point à m'expliquer sur le reste, j'aime mieux garder le silence que de te découvrir des choses qui te feront de la peine.

Ce discours excita encore davantage la curiosité du Roi; quelque désagréable que puisse être ce que tu as à me dire, lui répondit-il, ne differe plus, je t'en conjure à m'en éclaircir: Tu le veux, continua le Centaure; & bien donc, pouvois-je ne pas rire de bon cœur en entendant

ton



66 *Les mille & un quart-d'heure.*

ton Peuple crier à haute voix, vive le brave Souffel, vive le Vainqueur du Centaure Bleu; sachant que les habits de ce jeune homme ne cachent qu'une Princesse d'un rare mérite, d'une beauté exquise, & pour laquelle le Prince ton fils, qui n'est pas mort, ressent une passion violente.



X L V I.

## QUART-D'HEURE.

**S**I Gulguli-Chemamé, Seigneur, rougit en ce moment, une pâle froideur couvrit en récompense le visage de Kamzem, que le Roi regarda avec indignation. Comme elle étoit proche de la Cage de fer, le Centaure la saisit par le bras: Femme cruelle & lascive, lui dit-il, ce n'est pas assez de découvrir ton imposture à ce Monarque; quand j'ai redoublé mes ris en te voyant avec les Dames de ta suite, qui sont toutes complices de tes débauches; & lors-

lorsqu'on a jetté l'innocent Souffel en prison pour t'avoir voulu faire violence, n'en avois-je pas un très-juste sujet? puisqu'il étoit impossible qu'une fille eut attenté à ton honneur; tu le ménage si peu, que parmi ces Esclaves, il y a deux hommes cachez qui te dédommagent journellement du peu de tendresse que tu refuses pour le Roi. Kamzem étoit demi morte de frayeur; comme il fut aisé de découvrir la vérité de tout ce que le Centaure Bleu venoit de dire contre-elle, le Roi la fit ôter de sa présence, & malgré les supplications de Gulguli-Chemamé pour cette indigne Princesse, il la condamna à être brûlée vive avec ses deux Galands déguisez, & fit étrangler toutes les Esclaves de sa suite. Comment pourrai-je, Madame, dit-il alors à la Princesse de Teflis, réparer la faute que mon aveugle passion pour Kamzem m'a fait commettre contre vous.

Heureux si mon fils, ce cher fils que j'ai perdu depuis si long-tems, à qui je viens d'apprendre que vous êtes si chere, par un retour inespéré  
pou-



pouvoit m'acquitter envers vous, en partageant avec une si charmante Princesse une Couronne dont le poids m'a toujours accablé depuis sa perte.

Gulguli-Chemamé laissoit couler quelques larmes au souvenir du Prince de la Chine, lorsque le Centaure que l'on venoit de mettre en liberté; prit la parole: Roi de Nanquin, dit-il, cesse de t'affliger; & toi, belle Princesse, ne verse plus des larmes; vous reverrez bien-tôt celui qui cause vos douleurs, & vous retrouverez en lui un fils respectueux, & un Amant tendre & fidèle: Allez au devant de ce Prince, continua-t'il, il entre dans Nanquin à l'heure que je vous parle. Alors partant comme un éclair, le Centaure disparut aux yeux de tout le monde.

Fanfur & Gulguli-Chemamé ne pouvoient ressentir une joye plus parfaite; ils avoient vû des choses si extraordinaires du Centaure, qu'il ne leur étoit pas permis de douter de l'agréable nouvelle qu'il venoit de leur apprendre; ils se mirent promptement en chemin pour joindre le Prince,

ce, & le trouverent bien-tôt après entouré du Peuple, qui marquoit par mille cris d'allegresse la joye qu'ils avoient de son retour.

Outzim-Ochantey voulut d'abord se jeter aux pieds du Roi son pere; ce bon Prince l'en empêcha, & l'embrassant tendrement: O mon fils, lui dit-il, que vôtre absence ma coûté de larmes, & qu'elle a pensé causer de maux à mes Sujets; mais je vous revois, j'oublie en ce moment tout ce que j'ai souffert depuis vôtre départ, pour ne plus songer qu'à ce que je retrouve aujourd'hui; Je sai tous vos chagrins, Seigneur, répondit le Prince de la Chine, & de quelle maniere ils ont été terminez par la Princesse de Tessis: un célèbre Enchanteur qui m'a aidé à punir le Persecuteur de cette belle Princesse, me vient d'instruire de tout ce qui s'est passé en cette Cour. Comme il étoit attentif à mes interêts, & qu'il n'est rien qu'il ne soit en état de découvrir par la force de son art, en me transportant en ces lieux avec une rapidité incroyable, il m'a appris la  
juste

3108



70 *Les mille & un quart-d'heure,*  
juste vengeance que vous venez de  
prendre de l'infidèle Kamzem.

Gulguli-Chemamé ressentoit un  
plaisir parfait; elle recouvroit son  
Amant, sans plus apprehender de le  
perdre, & le revoyoit Vainqueur du  
perfide Bizeg-el-Kazak. Elle marqua  
à ce Prince tant d'empressement de  
savoir le détail d'une victoire aussi  
glorieuse, qu'après être rentré au Pa-  
lais, & avoir raconté au Roi son pere  
toutes ses aventures jusqu'au moment  
de sa séparation d'avec la Princesse  
de Teflis, il continua en ces termes.



SUITE



## SUITE DE L'HISTOIRE

*D'Outzim-Ochantey, Prince de la  
Chine.*

**V**ous vous souvenez-bien, Madame, que je ne fus pas le maître de mon cheval, lorsqu'il m'emporta malgré ce que je pus faire pour le retenir: la clarté que répandoit mon escarboucle, dissipoit à la vérité les tenebres qui couvroient la terre; mais mon cheval alloit d'une si grande vitesse, que je ne voyois presque pas les objets qui m'environnoient. Autant que j'en ai d'idées, il ne paroissoit à droite & à gauche du chemin que je tenois, que d'affreux précipices qui ne me permettoient pas sans hazarder ma vie, de me jeter en bas de mon cheval. Je ne sai à la fin, si la terre manqua sous ses pieds, mais étant tombé de dessus lui, je roullai l'espace d'un bon quart-d'heure sans pouvoir m'arrêter; & après avoir perdu la respiration par un mouvement si rapide, je  
me

72 *Les mille & un quart-d'heure,*  
me trouvai sur un espece de gazon à  
l'entrée d'une Caverne affreuse. Je  
fus sans doute long-tems à revenir de  
l'évanoüissement que m'avoit causé  
cette chute, & à mon réveil ne vo-  
yant autour de moi que des abîmes,  
j'entrai dans la Caverne à la faveur  
de mon éscarboucle. Je marchai  
plus d'une heure, sans rencontrer que  
reptiles de toutes sortes d'espece, qui  
fuyoient devant moi; j'arrivai enfin  
auprès d'une roche si brillante qu'elle  
paroissoit toute couverte de dia-  
mants, & sur laquelle étoit assis un  
Singe de couleur de feu, grand com-  
me un homme. Cet animal ne m'eût  
pas plutôt apperçu qu'il descendit  
promptement de la roche, se proster-  
na à mes pieds, & me fit mille ca-  
resses.

J'avois mis le sabre à la main, crain-  
te de surprise en entrant dans la Ca-  
verne; le Singe me fit signe d'en frap-  
per le rocher dans l'endroit le plus  
brillant; je ne l'eus pas plutôt fait, que  
je vis qu'il se fendit en deux, & que  
par cette ouverture il parut un esca-  
lier de marbre noir avec une rampe  
toute d'or.

XLVII.

## XLVII.

## QUART-D'HEURE.

**J**E n'hésitai point, poursuivit le Prince de la Chine, de prendre cette route, ayant le Singe pour guide. Après avoir descendu près de sept cent marches, j'arrivai dans un grand Salon éclairé de douze lampes de cristal de roche, au milieu duquel s'élevait un Tombeau de marbre blanc, dont tous les groupes représentoient des Singes dans différentes attitudes: cette vûë me surprit un peu, mais le Singe de couleur de feu ayant été puiser de l'eau dans une fontaine qui étoit à un coin du Salon, & l'ayant répanduë sur ces figures, elles s'animerent aussi-tôt, & portant le Singe en triomphe, elles se jetterent avec lui dans le bassin de cette fontaine.

Une cérémonie aussi burlesque me surprit; j'en attendois la fin avec impatience, lorsque voyant sortir du Tombeau un homme ~~qui couv~~

Vol. III.

D

de

de lames d'acier beaucoup plus grand que naturel, & qui venoit à moi le sabre à la main, je me mis en devoir de le prévenir; après un combat assez opiniâtre je le terrassai, & lui ayant délacé les courroyes d'une espece de casque qu'il portoit; je m'apperçus avec étonnement que je n'avois combattu que contre des armes vuides, & disposées de cette manière, sans qu'il y eut dedans aucun corps.

Un enchantement de cette nature eut lieu de me surprendre, je coupai promptement toutes les courroyes qui joignoient ensemble cette armure; & les ayant jettées dans la fontaine, j'entendis tout d'un coup une douce harmonie, après laquelle j'en vis sortir autant d'hommes & de femmes qu'il s'y étoit précipité de Singes & de Guenons.

A la tête de cette Compagnie, étoit un homme d'une taille majestueuse, vêtu d'une longue Simarre couleur de feu brodée d'or, & enrichie de perles & de diamants; il m'aborda d'un air noble: Seigneur, me dit-il, je vous attendois depuis  
long-

long-tems avec impatience, pour achever une aventure dont dépend tout le repos de mes jours & des vôtres, puisqu'en arrachant mon épouse au cruel Kazak, & en détruisant ce Monstre vous rétablirez la Princesse de Teflis dans ses Etats, & deviendrez possesseur de cette charmante personne.

Vous êtes peut-être surpris, Seigneur, continua-t'il, de me voir si bien instruit de votre passion; vous cesserez de l'être quand vous saurez qui je suis; alors m'ayant fait asseoir à côté de lui sur un Sopha, il poursuivit ainsi.





# HISTOIRE

*De Bizeg-hel-Afnâ.*

**M**ON nom est assez connu parmi les Enchanteurs, on m'appelle Bizeg-hel-Afnâ, \* non pas pour quelque beauté qui soit en moi, mais plutôt pour me distinguer du perfide Bizeg-hel-Kazak mon Frere, qui fût ainsi surnommé à cause de la dépravation de ses mœurs. Son pouvoir a toujours été supérieur au mien, parce que les mauvais Génies avec lesquels il a lié un commerce très-étroit, lui ont donné une sublimité de malice, à laquelle je n'ai jamais voulu parvenir.

J'avois pour voisine une charmante personne nom. *Se Sahik* : je la voyois souvent, & il se trouva tant de sympathie dans toutes nos inclinations, que nous nous donnâmes bien-îdt  
des

\* Afnâ en Arabe signifie beau.

des marques de l'estime la plus parfaite. Il n'y a guère de chemin à faire comme vous savez, Seigneur, de l'estime à l'amour, aussi ne fûmes-nous pas long-tems sans nous aimer avec toute la tendresse possible. Je lui proposai de nous lier par les nœuds les plus saints: Elle y consentit, & nous primes jour pour conclure cette cérémonie.

Quoique nous eussions très-peu de relation ensemble mon frere & moi, je crus par honnêteté lui en devoir faire part: Il approuva mon choix, voulut se trouver à mes nœces; je le connoissois bien d'un génie capable des actions les plus noires; mais je croyois du moins qu'il respecteroit en moi les liens du sang, & je ne songeois nullement à la sanglante trahison qu'il me fit.

Nous autres Enchanteurs, d'une science à peu près égale, nous ne pouvons guère nous nuire entre nous, ni détruire ce que l'un de nous a fait; mais lorsque nous nous marions tout nôtre pouvoir nous devient inutile le jour de nos nœces seulement, à moins que nous n'é-



78 *Les mille & un quart-d'heure,*  
poussions une Fée ou quelque esprit  
Elementaire qui ne nous fasse point  
dégenerer: c'est ce qui fait que nous  
nous marions très-rarement à de  
simples mortelles, ou que nous les  
épousons à petit bruit.

Mon Frere profita de cette con-  
joncture, soit qu'il fut devenu amou-  
reux de ma Femme, ou que sa seule  
inclination mal-faisante le poussa à en  
agir ainsi avec moi, il eut l'insolen-  
ce de tenir à Sahik des discours très-  
peu respectueux. Je ne sus d'abord  
à quoi attribuer cette folie; mais vo-  
yant que ma présence n'en arrêtoit  
pas le cours, je lui en témoignai  
quelque chagrin: Il me railla, me  
traita de jaloux; & poussant enfin  
l'impudence jusqu'à l'extrémité, j'en  
fus si outré, que mettant le sabre à  
la main, j'allois fondre sur lui, lors-  
qu'en me touchant de sa baguette:  
Arrête, téméraire, s'écria-t'il, je  
ne veux pas souiller mes mains dans  
ton sang; il faut te punir par un en-  
droit plus sensible, deviens Singe  
couleur de feu, & sois témoin du  
bonheur dont je vais jouir avec ton  
Epouse.

Mon



Mon perfide Frere n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que je pris la figure du Singe qui vous a conduit en ces lieux; mais ce traître ne recevant de l'aimable Sahik que des marques d'averfion & d'horreur, il fit sortir de terre un Tombeau de marbre blanc dans lequel il la contraignit d'entrer, forma l'enchantement des armes que vous avez combatuës, changea en Singes & en Gue-nons toutes les personnes de ma fuite; enfonga dans le plus profond de la terre le Palais dans lequel se célébroient nos nôces, & me conduisit par l'escalier à rampe d'or, jufques sur la roche brillante où je fuis depuis plus d'un an.

Jugez, Seigneur, de ma douleur, & de la cruelle fuation où je fuis depuis ce moment. Vôtre courage a terminé déjà une partie de mes malheurs; il ne vous reſte plus qu'à rompre l'enchantement du Tombeau de marbre blanc: pour y parvenir, vous n'aurez qu'à tirer à vous cette chaîne d'or; mais il faut auparavant vous délaſſer du combat d'où vous venez de fortir.

D 4

SUITE

S U I T E

*Des Aventurès du Prince de la  
Chine.*

**J**E suivis l'Enchanteur Bizeg-hel-Asnâ dans un petit Cabinet, pour suivre le Prince de la Chine, j'y trouvai une colation magnifique, qui répara les forces que j'avois perduës; & étant ensuite retourné dans le Salon, je n'eus pas plûtôt tiré à moi la chaîne d'or, qu'il tomba du plancher douze globes de feu, qui s'étant ouverts par le milieu, vomirent, pour ainsi dire, chacun un Monstre de différentes espèces, ayant tous du haut jusqu'à la ceinture la forme humaine.

Les douze Monstres s'étant rangés alors au tour du Tombeau de marbre blanc, pour empêcher que j'en approchasse, je vis dans le moment s'élever du milieu de ce Tombeau une colonne de jaspe, sur laquelle étoit écrit en lettres d'or ces trois mots :

*Contes Tartares.*

mots: Frappez, détruisez, descendez. Quoi que je fusse déjà résolu d'attaquer les douze Monstres, cela m'anima encore davantage à le faire; secondé par Bizeg-hel-Asnâ qui ne fraploit aucun coup à faux, nous eûmes bien-tôt détruit tous les obstacles qui se présentoient devant nous: & les globes de feu & les Monstres s'étant abimez sous le plancher, nous approchames de la colonne que je n'eus pas plutôt touchée de mon fabre, qu'elle fut réduite en poudre ainsi que le Tombeau.

## XLVIII.

## QUART-D'HEURE.

**N**ous descendimes alors par une espece de trape dans un escalier taillé dans le roc: il nous conduisit sur les bords d'un fleuve, dont les eaux nous parurent extrêmement noires. Nous y trouvâmes un petit bateau fourni de toutes les provisions de bouche nécessaires pour un assez long voyage; & l'Enchan-teur & moi seulement étant entrez dans ce bateau, nous primes le large, & suivant le cours du fleuve, nous fûmes plus d'un mois à vo-guer de cette manière; après lequel tems nous arrivâmes enfin à l'em-bouchure d'une Caverne, où les eaux s'engloutissoient.

Quoique leur courant nous y portât avec une extrême rapidité, nous fûmes cinq jours à la traverser à la lueur de mon escarbou-cle, & nous ne retrouvames la lu-mière qu'au bout de ce tems. Nous  
voya-

voyagions alors plus lentement, & nous cotoyions le rivage, lorsque nous vîmes deux Femmes tout en pleurs accourir devers nous, & nous faire signe d'aborder; nous conduifîmes nôtre bateau vers elles, & ayant mis pied à terre nous les joignîmes bien-tôt: Ah Seigneur, s'écria l'une de ces Femmes, si quelque pitié vous touche, venez secourir promptement la belle Sahik, qu'un perfide Enchanteur persecute depuis un an entier; elle touche au dernier moment de sa vie, puisqu'elle est résoluë de souffrir aujourd'hui la mort la plus affreuse plutôt que de consentir à épouser le cruel Kazak. Que la charmante Sahik s'en garde bien, m'écriai-je alors: Il est tems, Seigneur, pour suivis-je, en m'adressant à Bizeg-hel-Asnâ, de vous venger de la trahison de vôtre perfide Frere; volons au secours de vôtre Epouse, & n'épargnons pas un monstre..... Je vous suis infiniment obligé de ce zèle, interrompit l'Enchanteur; mais il est un autre moyen plus sûr & moins dangereux de me

84 *Les mille & un quart-d'heure,*

venger ; la brutale passion de Kazak l'aveugle tellement , qu'il ne pense plus à moi : il faut le laisser se dépouïller lui-même de tout son pouvoir ; Je veux qu'il épouse ma chere Princeſſe , & je ſaurai bien après , punir ce ſcélerat du crime qu'il a commis envers moi.

Bizeg-hel-Aſnâ , tirant alors des tablettes , écrivit à Sahik la réſolution qu'il venoit de prendre , & les moyens dont elle devoit ſe ſervir pour tromper Kazak , & remettant ces tablettes entre les mains de l'Eſclave qui avoit imploré ſon ſecours : Portez ceci à vôtre belle Maitreſſe , lui dit-il , elle y trouvera le remède à tous ſes maux. L'Eſclave ne perdit pas un moment ; elle ſ'aquita promptement de ſa commiſſion , & Sahik ayant ouvert les tablettes avec précipitation , pensa mourir de joye en y apprenant que ſon Epoux avoit repris ſa première forme. Elle diſſimula parfaitement ſes ſentimens , lorsque Kazak entra dans ſon appartement ; puisqu'il faut donc ſ'y réſoudre , lui dit-elle , d'un air aſſez tranquile en apparence ; je conſens Seigneur ,

gneur, à vous épouser aujourd'hui, mais à condition que de trois jours d'ici, vous n'userez point des droits que le mariage vous donne sur ma personne: ma main est à vous à ce seul prix. Ah, je le jure, Madame, s'écria Kazak, transporté de plaisir, quelque empressement que j'aye de vous posséder; que je sois à jamais privé de toute ma puissance, si je ne vous tiens religieusement ma parole: Sur cette assurance Kazak ayant alors épousé Sahik, rassembla en un moment par la force de son art tous les plaisirs imaginables.

Il étoit auprès d'elle, & tâchoit de dissiper la tristesse qui paroissoit sur son visage, lorsque cette Princesse qui étoit extrêmement inquiète du retard des promesses de son véritable Epoux, le vit entrer avec moi dans son appartement; à cette vûë terrible pour le perfide Kazak, il voulut s'échaper, mais Bizeg-hel-Afnâ l'ayant à son tour frappé de sa baguette: Demeure traître, lui dit-il, & reconnois toute l'étendue de ton crime.

86 *Les mille & un quart-d'heure,*

Kazak alors qui se trouva, pour ainsi dire, les pieds attachez au parquet, sans pouvoir ayancer ni reculer, loin de marquer quelque repentir, vomit contre son Frere tout ce que la rage & le desespoir lui suggererent. Je ne pûs souffrir ses insolents discours: C'est trop long-tems, Seigneur, m'écriai-je, c'est trop long-tems laisser vivre ce scelerat, je vais sur le champ purger la terre de ce monstre; alors sans attendre le consentement de Bizeghel-Afnâ qui sembloit s'opposer à mes desseins, je tranchai la tête à Kazak.

A peine ce malheureux Enchanteur fût-il mort, que ceux de sa fuite qui gémissioient sous sa tyrannie, se jetterent à nos pieds, & implorerent la clémence de Bizeghel-Afnâ: il les reçût avec bonté, & nous ayant en un moment transporté dans son Palais, il en banit par sa présence la tristesse qui y avoit regné si long-tems. Après y avoir donné quelques momens à la tendresse pour son Epouse, cet Enchanteur me conduisit en un instant à Teflis,  
où



où ayant assemblé les Principaux de votre Royaume; il leur annonça la mort de l'usurpateur, & leur fit renouveler entre mes mains le Serment de fidélité qu'ils vous doivent. Il m'apprit ensuite, Madame, la cruelle épreuve à laquelle l'infidélité de Kamzem devoit vous mettre pour avoir méprisé son amour. Il m'instruisit de la victoire que vous remporteriez sur le Centaure; & que c'étoit un Enchanteur qui pour quelque faute qu'il avoit faite, avoit été condamné à rester neuf ans sous cette forme, à moins qu'il ne fût vaincu par l'adresse d'une fille, & qu'il n'obtint ensuite la liberté dont elle l'auroit privé; après quoi Bizeg-hel-Asnâ m'ayant fait traverser les airs avec une extrême rapidité, il m'a apporté aux portes de Nanquin, dans le moment que la perfide Kamzem venoit d'expier ses crimes par le feu.

Fanfur & Gulguli-Chemamé avoient écouté le Prince de la Chine avec une extrême plaisir. Je ne veux pas, mon cher Fils, lui dit alors ce bon Pere, différer votre satisfaction d'un seul moment, j'ai trop

88 *Les mille & un quart-d'heure,*  
trop d'obligation à cette Princesse  
pour ne la pas accepter avec joye  
pour ma Fille; mais je prétends faire  
plus pour vous, je remets entre vos  
mains le Royaume de la Chine, &  
je veux..... Non non, Seigneur,  
reprit Outzim-Ochantey, en se jet-  
tant aux genoux de son Pere, vous  
ne quitterez point le Trône; si l'am-  
bition m'avoit dominé, je possédois  
un Royaume, où je puis dire que  
j'étois adoré; je l'ai abandonné sans  
regret pour vous revoir: Celui de  
Teffis a suffisamment de quoi rem-  
plir mes vœux; mais si la Princes-  
se vouloit déferer à mes conseils,  
je serois encore, Seigneur, plus  
content d'être ici vôtre premier Su-  
jet, que de regner en Georgie.

## X L I X.

## QUART-D'HEURE.

**G**ulguli-Chemamé fût touchée de la grandeur d'ame du Prince, elle se rengea de son parti, & Fanfur ayant été obligé de céder à leurs instantes prieres, ne voulut pourtant le faire qu'aux conditions que le Prince son fils regneroit avec lui; il fallut obéir pour la dernière fois. Outzim-Ochantey fût proclamé Roi. Il épousa Gulguli-Chemamé, & jouït avec cette charmante Princesse d'une félicité qui ne fût interrompue par aucun des accidents auxquels la vie des Princes est si sujette.

Le nouveau Vifir ayant cessé de parler, Schems-Eddin marqua une extrême satisfaction de son entretien. Ta conversation m'enchante, lui dit-il, en l'embrassant, mais comment est-il possible, mon cher Ben-Eridöin, que toutes ces aventures soient aussi présentes à ta mémoire; je  
t'avoue

90 *Les mille & un quart-d'heure,*  
t'avoie que j'en suis surpris, & que  
j'admire la netteté avec laquelle tu  
m'as raconté l'Histoire du Prince de  
la Chine, & toutes celles qui y sont  
comprises; Ah, Seigneur, reprit  
modestement le fils d'Abubeker; j'ap-  
prehende bien plutôt que par cette  
réflexion que fait vôtre Majesté, el-  
le ne veuille me faire entendre que  
j'ai trop chargé cette histoire, & que  
je me serois bien passé de raconter  
celles du Prince d'Achem & de la  
jeune Princesse de Borneo; je m'en  
suis aperçû moi-même: c'est ce qui  
m'a fait laisser en arriere des avantu-  
res qui n'auroient encore fait que re-  
culler le dénoïement de celle d'Out-  
zim-Ochantey. Ne crois pas, repli-  
qua le Roi d'Astracan, que je t'en  
tienne quitte; je me souviens fort bien  
que tu as fait revenir adroitement  
Gulpenhé dans le Salon où étoit le  
Princesse de Teflis, au moment qu'elle  
alloit raconter à l'Héritier de la  
Chine l'histoire du Corsaire Faruk;  
& je me rappelle même en ce mo-  
ment que tu ne m'as point expliqué,  
de quelle maniere cette Princesse a-  
yant pour protecteur un aussi brave  
homme

homme que Faruk, devient Esclave de la Fille du Roi Kulch. c'est une circonstance, Seigneur, reprit Ben-Eridouïn, que j'avois omise, à dessein d'éloigner le récit des aventures du Corsaire; mais puisque vôtre Majesté souhaite en être instruite, voici comment la belle Georgienne devint Esclave de Gulpenhé.

Le calme qui avoit duré assez longtemps, cessa hier-ôr, & le Vaisseau où étoit Faruk & Gulguli-Chemamé alloit une nuit à toutes voiles, lorsque cette Princesse se trouvant attaquée d'un grand mal de cœur, sortit de sa chambre pour prendre l'air: elle se promena quelque tems sur le Pont, & s'étant baissée pour rejeter plus facilement ce qui pouvoit l'incommoder, un coup de vent qui mit presque le Vaisseau sur le côté, la précipita dans la mer. La nuit étoit fort obscure, on ne s'aperçut point de la chute de la Princesse; on entendit seulement tomber quelque chose dans la mer, & le Pilote croyant que ce pouvoit être un Matelot que le vent auroit renversé, fit jeter promptement à l'eau plusieurs planches

92 *Les mille & un quarr-d'heure,*  
planches, d'une desquelles la Princesse se saisit heureusement. Elle vogua ainsi entre la mort & la vie jusqu'à la pointe du jour, qu'ayant été aperçûë par un petit bâtiment on vint à son secours. Le Maître de ce bâtiment étoit un Marchand d'Esclaves; il trouva Gulguli Chemamé quoique demi-morte, assez belle pour en tirer un gain considerable, il en prit beaucoup de soin, & la Capitale du Royaume de Kusch étant le premier Port où il aborda, il la vendit huit cent sequins d'or à la Princesse Gulpenhé. Voilà, Seigneur, pour suivit le Fils d'Abubeker, toutes les aventures de la belle Gulguli-Chemamé; quant à celle du Corsaire, permettez que j'en retarde le récit de quelques jours, & qu'employant le tems qui me reste aujourd'hui, je commence une histoire des plus singulieres, & dont le pur hazard fait, selon moi, un dénouement si plaisant, que j'ose croire qu'elle divertira vôtre Majesté. Très volontiers, mon cher Ben-Eridoün, repliqua le Roi, tu m'obligeras infiniment. Le nouveau Visir ayant alors pris la parole parla en ces termes. HIS-



ef-  
ua  
a'à  
r-  
int  
à-  
a-  
né  
ur  
en  
a-  
le  
n-  
f-  
r-  
es  
e-  
e,  
le  
le  
e  
n-  
t,  
i-  
a  
n  
u  
u  
-







## HISTOIRE

*D'Alcouz, de Taher, & du  
Meunier.*

**D**Eux jeunes Marchands de Bagdad étoient depuis leur enfance tellement unis d'amitié, qu'ils étoient inseparables. On ne parloit que de l'union d'Alcouz & de Taher; & comme ils n'avoient ni Pere ni Mere, & qu'ils étoient leurs maîtres, ils résolurent, pour s'attacher encore plus fortement l'un à l'autre, de faire entre-eux une société de Marchandises, dans laquelle en moins de trois ans ils firent de très grands profits.

Taher causant un soir avec Alcouz qu'il voyoit rêveur: Que manque-t'il à vôtre bonheur, lui dit-il, (car l'étroite amitié qui regnoit entre-eux ne leur permettoit guere de se servir d'un autre nom) nos fonds sont augmentez du quadruple, nos Magasins sont remplis des plus belles

les marchandises, & cependant depuis quelques jours je m'aperçois que le chagrin vous domine, & que vous ne cherchez que la solitude; ne suis-je donc plus digne d'entrer dans vos secrets? Ah, mon cher Taher, repliqua Alcouz en l'embrassant, je ne puis sans rougir vous avouer ma foiblesse; je me la veux cacher à moi même; mais je sens qu'elle a pris trop d'empire sur mon cœur, & que je n'en suis plus le maître. Connoissez-vous Behloul\* le Barbier qui demeure au bout du Pont de Bagdad? Oüi reprit Taher, il est encore plus connu par la réputation que sa fille a d'être la plus belle personne de Bagdad, que par les reparties vives & promptes qui l'ont fait ainsi surnommer; & je commence en vous voyant soupirer à croire que vous n'avez pas été insensible aux charmes de cette adorable Fille. Vous devinez juste, répondit Alcouz, en rougissant, j'aime la belle Lira; mais je l'aime avec tant de passion, que je perdrai l'esprit si

\* Behloul en Arabe signifie railleur.

je n'en deviens possesseur : Je crois ne lui être pas indifférent par quelques conversations que j'ai eues avec elle, & je balançois à vous parler de mon amour, dans la crainte que cette nouvelle n'alterât vôtre amitié pour moi. Je sai, repliqua Taher, que l'on perd plus de la moitié d'un ami lorsqu'il se marie ; mais mon cher Alcouz, je préfère vôtre satisfaction à la mienne, & je vais de ce pas travailler à vôtre bonheur ; ma Mere, comme vous savez, a eu l'honneur de donner la maternelle à Giaffar \* premier Visir du grand Haroïn Arreschid, Souverain Commandeur des Croyans, pendant une maladie, qui mit la Mere de ce Barmecide, hors d'état de l'alaiter, je vais interposer son autorité auprès de Behloul, & je suis sûr que la belle Lira ne vous fera pas refusée.

\* Giaffar étoit fils de Jachy, & petit fils de Kaled qui descendoit de Barmac, dont ils ont porté le nom de Barmecide. Jachy & trois de ses enfans furent Visirs en même tems sous Haroïn Arreschid, il se reposoit sur eux du gouvernement de

96 *Les mille & un quars-d'heure*,  
de ses Etats, & Giaffar avoit avec jus-  
tice jouï pendant dix-sept ans de la su-  
prême faveur, lorsqu'il eut le malheur  
de s'attirer toute la colére du Caliphe  
qui le fit mourir; en voici la raison.  
Harouïn Arreschid avoit une sœur par-  
faitement belle nommée Guebaze, dont  
il étoit parfaitement amoureux; pour  
avoir occasion de la voir plus souvent,  
il la maria avec Giaffar son Favori; mais  
il lui défendit en même tems d'avoir  
commerce avec cette Princesse. Giasser  
obéit quelque tems, mais il n'eut pas  
assez de vertu pour exécuter toujourns  
cette dure condition. Il eut un fils de  
Guebaze qu'il envoya nourrir a la Meque,  
& le Caliphe en étant informé en entra  
en si grande fureur contre le Visir, qu'il  
fit jeter Jachy & tous ses enfans dans  
une obscure Prison, où il les fit mourir  
ignominieusement. Il en eut ensuite  
tant de regret, que pour éloigner de son  
esprit l'idée de l'injustice qu'il venoit  
de commettre, il défendit sous peine de  
la vie qu'on parlât jamais des Barmeci-  
des; mais on n'exécuta pas ses volon-  
tez, tous les beaux esprits de sa Cour écri-  
rent à la louange de ces Ministres in-  
tegres; & ont conservé dans leurs écrits  
le souyenir de ces grands hommes.

L.

## L.

## QUART-D'HEURE.

**A**lcouz embrassa tendrement son Ami, il le conjura de ne point perdre de tems, & Giaffar s'écartant mêlé de cette affaire, Behloul accorda bien-tôt Lira aux tendres empressements d'Alcouz.

Ces deux Epoux s'aimoient avec une tendresse sans égale; la possession n'éteignit point leurs ardeurs, & ils se donnoient des marques si vives & si fréquentes d'un amour parfait en présence même de Taher, qu'il ne pût voir le bonheur de son Ami sans envie. Les innocentes caresses qu'il recevoit souvent de Lira, l'enflammerent à un tel point, que pour n'être point infidèle à Alcouz, il résolut de s'éloigner de ces heureux Epoux. Il exécuta pendant quelques jours cette résolution sous différents prétextes; mais quelque force qu'il prit sur lui-même, il ne pût soutenir long-tems cette entreprise; la violence

Vol. III.

E

ce

98 *Les mille & un quart d'heure,*  
ce qu'il se fit pour étouffer son amour,  
le fit succomber; il tomba dangereu-  
ment malade.

Alcouz & Lira ne quittoient point  
le chevet du lit de Taher; mais loin  
de contribuer par là à sa guérison, ils  
ne firent qu'augmenter son mal qui  
parvint à un excès que les plus habi-  
les Medecins de Bagdad desespererent  
de sa vie: Alcouz & Lira fondoient  
en larmes voyant Taher prêt à mou-  
rir. Cependant sa jeunesse & la for-  
ce de son temperament le tirerent de  
péril, & il ne lui resta bier-tôt plus  
de la maladie qu'une extrême lan-  
gueur.

La société de Marchandises subsis-  
toit toujours entre ces deux parfaits  
amis; & leurs affaires demandant que  
l'un deux fit un voyage au grand  
Caire, comme Taher n'étoit pas en  
état d'en supporter les fatigues, Al-  
couz résolut de l'entreprendre. Après  
avoir préparé tout ce qu'il lui falloit  
pour ce voyage, il prit congé de Ta-  
her, lui recommanda sa chere Lira  
qu'il embrassoit tendrement, les yeux  
baignez de larmes, & partit enfin  
pour

pour Bassora, où il monta un Vaisseau qui alloit au Caire.

Taher loin de suivre les intentions de son Ami, ne le vit pas plutôt parti de Bagdad, qu'il prit un soin extrême de fuir les occasions d'être seul avec Lira: il en trouvoit toujours quelque mauvais prétexte; mais cette jeune beauté s'appercevant enfin de ses manieres, qui lui parurent rudes: Vous m'évitez Taher, lui dit-elle un soir en lui serrant tendrement la main, & depuis l'absence d'Alcouz je m'examine pour savoir en quoi j'ai eû le malheur de vous déplaire: je ne n'ai pû découvrir le sujet de vôtre froideur; & cette conduite m'est si injurieuse, que je vous conjure de la cesser, ou de me dire de quoi je suis coupable à vos yeux.

Taher étoit dans une confusion extrême; les larmes qu'il répandoit en abondance, sans oser regarder Lira, la toucherent vivement. Elle le pressa de s'expliquer; mais Taher se jetant à ses pieds, la conjura de ne lui point faire cette violence: Ne demandez point, Madame, lui dit-il, que je vous ouvre mon cœur: vous me

100 *Les mille & un quart d'heure,*  
regarderiez comme le dernier de tous  
les hommes, si je vous découvrois  
ce qui s'y passe, l'amitié la plus sainte  
& les approches même de la  
mort n'ont pû triompher d'une pas-  
sion criminelle, & je sens que...  
Arrêtez, Taher, s'écria Lira dans la  
derniere confusion, je commence à  
vous entendre: Quoi seroit-il possible  
qu'oubliant tout ce que vous devez  
à mon Epoux, vous eussiez conçu  
pour moi un amour injurieux à ma  
gloire? Ah, s'il est ainsi, faites que  
je l'ignore toute ma vie. Non, Me-  
dame, reprit Taher, il n'est plus  
tems de dissimuler; je suis un per-  
fide, un traître, mais je le suis mal-  
gré moi; j'ai fait tous mes efforts  
pour éteindre ces indignes feux: j'ai  
voulu mourir, la cruelle mort n'a  
point voulu de moi: Je m'étois con-  
damné à un silence éternel, vous  
m'avez forcé de parler; mais je me pu-  
nirai bien-tôt moi-même d'avoir vic-  
lé les droits de l'union la plus étroite.  
Taher en ce moment ayant jetté la  
vûë sur Lira, qu'il vit irritée au der-  
nier point, fût si saisi de douleur qu'il  
tomba comme mort à ses pieds: Et-  
le



le hésita quelque tems à lui donner du secours, mais la pitié l'emporta enfin sur son juste ressentiment: elle fit son possible pour le faire revenir de son évanouissement; elle lui frappa dans les mains, & ce malheureux Amant ayant foiblement ouvert des yeux mourants, & reconnoissant Lira occupée au tour de lui: laissez moi mourir, Madame, lui dit-il tendrement, vôtre secours m'est trop cruel; après avoir mérité vôtre indignation la vie me devient odieuse, & je la quitte sans regret. Il retomba alors dans un état qui fit croire à Lira qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre.

Jusqu'à présent, Seigneur, poursuit Ben-Eridouïn, je vous ai fait un assez beau portrait de Lira; mais il est quelquefois de dangereux momens pour la vertu de certaines femmes. Lira éprouva bien cette vérité; effrayée de la résolution de Taher, & attendrie par l'excès de son amour, elle passa tout d'un coup d'une violente colere à la tendresse la plus vive: Qu'a fait Alcouz pour moi qui égale ceci? se dit-elle en ce



moment; il ne m'a jamais que médiocrement aimée en comparaison de Taher. Quoi pour un léger gain, dont il se peut facilement passer, il m'abandonne & entreprend un voyage dont il ne sera peut être de retour d'un an: C'en est fait, mon cher Taher, je veux vivre & mourir pour vous, puisque vous mouriez pour moi, je vous sacrifie sans peine toute la tendresse que j'ai eüe pour Alcouz, & qu'il mérite si peu: Vivez donc, mon cher Amant, & vivez pour Lira. Cette belle personne accompagnoit, Seigneur, ses protestations de caresses si touchantes, qu'elles firent bien-tôt revenir Taher de son évanouissement. La surprise extrême où il se trouva de se voir entre les bras de Lira, qui le combloit des marques de la passion la plus vive, lui rendit bien-tôt l'entier usage des sens: il ne crut pas devoir négliger une occasion si favorable à son amour; & oubliant tout ce qu'il devoit à son Ami, il sût si bien profiter de la foiblesse de la belle Lira, qu'il en demeura entièrement le vainqueur.

50 Ce ne fût pourtant pas sans quel-  
 que

que espece de remords que Lira s'apperçût, qu'il n'étoit plus tems de rien refuser à son Amant; mais il sût effacer de son esprit ces réflexions par des manieres si tendres & si respectueuses, qu'elle ne se souvint non plus d'Alcouz, que s'il n'avoit jamais été son Mari.

Uniquement occupez de leur amour, ces deux Amants passerent près d'une année dans des plaisirs qui leur paroissoient toûjours nouveaux: Non contents de se voir à tous momens, ils exprimoient encore leur tendresse par les Lettres les plus passionnées; & perdant la mémoire, l'un de son Ami, l'autre de son Epoux, ils ne s'imaginoient pas qu'il dût jamais revenir du grand Caïre.



## L I.

## QUART-D'HEURE.

**A**Lcouz que l'on n'attendoit point, revint pourtant à Bagdad après avoir terminé les affaires qu'il avoit au Caire. Quoi que sa présence fût peu souhaitée, on le reçût avec de feintes caresses qui l'ébloüirent: Sa longue absence lui fit trouver sa Femme encore plus charmante qu'il ne l'avoit laissée en partant, il ne pouvoit être un moment sans lui donner quelque nouvelle marque de tendresse; & loin d'avoir le moindre soupçon de son infidélité, il lui fournissoit très-souvent les occasions d'être seule avec Taher.

Un soir que Lira incommodée d'une extrême migraine, étoit sur son Sopha; elle eut besoin d'une eau qui étoit excellente pour soulager ces fortes de maux; accablée des douleurs aiguës qu'elle souffroit, elle donna sans réflexion à Alcouz la  
clef

clef d'une petite Cassette de Bois de Sandal, dans laquelle étoit la bouteille qui renfermoit cette eau. Alcouz qui aimoit tendrement sa Femme, courut à ce Cabinet; mais il ne fût pas sorti de la chambre, que Taher fût surpris de voir la belle Lira s'arracher les cheveux; Ah, nous sommes perdus, lui dit-elle, chere ame de ma vie; mon imprudence va mettre le comble à nos malheurs, je viens de donner à mon Mari la clef de la Cassette où sont toutes les Lettres dans lesquelles vous m'exprimez si vivement vôtre passion; Alcouz dans sa rage n'épargnera ni sa Femme ni son Ami.

Taher fût affligé au dernier point, mais prenant son parti sur le champ en homme d'esprit, il courut après Alcouz, & voyant par la porte qui étoit entre-couverte, qu'il lisoit avec étonnement une de ses lettres; il tira la porte doucement sur lui, & en fermant Alcouz à double tour, il emporta la clef, sans que la surprise où étoit son Ami de l'infidélité de sa Femme lui permit de s'en appercevoir: Taher alors descendit promptement

106 *Les mille & un quart-d'heure*,  
tement à la Caisse prit tout l'or qui  
s'y trouva, & emmenant avec soi  
Lira, il sortit précipitamment de Bag-  
dad & s'étant muni de deux cheveaux  
au premier Village, il fit plus de  
vingt-lieuës le reste de cette journée,  
& pendant toute la nuit qui la suivit.

Pendant que ces nouveaux Vo-  
yageurs étoient déjà en route, Al-  
couz après avoir lû les Lettres de Ta-  
her qui ne lui laissoient aucun lieu de  
douter de son malheur, prit un poi-  
gnard, & voulant descendre pour en  
percer le cœur de sa Femme, il fut  
dans la dernière surprise de se voir en-  
fermé, il appella ses Esclaves, on  
vint à la porte: il ne s'y trouva point  
de clef; & Alcouz dans sa colere  
ayant ordonné qu'on enfonça la  
porte, ses ordres furent bien-tôt exé-  
cutez, il courut d'abord au Salon  
dans lequel il avoit laissé Lira; il ne  
l'y trouva plus, ainsi que Taher. Il  
apprit qu'ils étoient sortis ensemble  
fort en desordre, il descendit à la  
Caisse, & la trouvant vuide, il se  
jeta le ventre contre terre, & fit  
des cris qui effrayerent les plus af-  
furez. Aucun de ses Esclaves n'o-  
soit

soit lui demander le sujet de sa fureur ; mais après être revenu de ses premiers mouvemens, il les renvoya tous à leur ouvrage. Quelque soit mon malheur, se dit-il alors, agissons prudemment dans une occasion aussi délicate, & n'apprêtons point à rire aux autres : Je suis trahi par mon Ami, ma Femme m'est infidèle, ce coup est sensible je l'avoüe, mais dois-je porter la peine de leur crime ? Non non, c'est à eux à gémir & à mourir de confusion de leur perfidie ; la perte que je fais aujourd'hui n'est pas assez considérable, pour troubler davantage ma tranquillité. Alors oubliant tout d'un coup Taher, il les méprisa tellement, qu'il ne crut pas seulement devoir les poursuivre ; & les abandonnant à leur destinée, il vaqua à ses affaires comme il faisoit auparavant, & chercha à se dédommager avec d'autres femmes de la perte de la sienne.

Six mois s'étoient déjà écoulés depuis le départ de Taher & de Lira, lorsqu'Alcouz apprit la mort d'un de ses Correspondans aux Indes Orientales. Comme cet homme lui devoit

108 *Les mille & un quart d'heure,*  
beaucoup, & qu'il n'avoit aucun  
compte arrêté avec lui, il résolut  
d'aller sur les lieux pour regler ses  
affaires avec les héritiers du défunt,  
& ayant laissé le soin des siennes à un  
Neveu, en qui il avoit beaucoup de  
confiance, il s'embarqua à Balsora sur  
un Vaisseau qu'il chargea de plusieurs  
marchandises. Après avoir abordé à  
differentes Isles où Alcouz faisoit tou-  
jours des trocs avantageux, & sur  
tout des diamans, qu'il serroit dans  
une Bourse de cuir attachée à sa cein-  
ture; Le Vaisseau fut tout d'un coup  
surpris d'une tempête si violente,  
qu'après avoir long-tems combattu  
contre les vagues & le vent, il fut  
engloûti dans la mer.

Alcouz s'étoit heureusement saisi  
d'une planche pendant le fort de la  
tempête; il vogua long-tems au gré  
des vents, & aborda après deux jours  
& deux nuits à une Isle qui lui pa-  
roissoit déserte. Comme la faim le  
tourmentoit, il mangea quelques fruits  
que la nature seule avoit produits en  
ces lieux; il les trouva d'un goût  
exquis, & marchant pendant neuf  
jours sans rencontrer aucune habita-  
tion,



tion, il arriva sur la fin du dixième au bord d'une petite Riviere qu'il passa à la nage, & descendit dans une prairie charmante, qui le conduisit à une très-jolie Ville nommée Brava. \*

Alcouz étoit en si mauvais état, qu'il ne voulut pas entrer dans la Ville que la nuit ne le mit à l'abri des insultes qu'on lui eut pû faire. Après avoir mangé quelques fruits qui lui restoient encore; Comme il y avoit long-tems qu'il n'avoit jouï d'un sommeil tranquile, il s'abandonna à celui que la fraîcheur du lieu lui présentoit, & dormit très profondément jusqu'à dans la nuit avancée, qu'il se réveilla en sursaut.

\* Brava est une Ville de la Nouvelle Arabie, avec un très-bon Port; elle est libre & Capitale de la République de ce nom, qui ne dépend de personne. On fait dans cette Ville grand trafic d'or, d'argent, d'ivoire, d'ambre & de cire.

## L I I.

## QUART-D'HEURE.

**D**Es flammes qui ravagoient une très-belle maison détachée de la Ville, portèrent une lumière si vive dans les yeux d'Alcouz, qu'elle interrompit son sommeil: il y courut dans le dessein d'y porter du secours; & entendant des cris affreux, il prit une forte piece de bois qu'il trouva devant cette Maison, avec laquelle ayant enfoncé la porte principale & deux autres qui communiquoient à un appartement, où il distinguoit des voix de femmes, il fut assez heureux pour les sauver des flammes qui les alloient consumer. Chacune d'elles se sauva sans presque remerciér leur libérateur; & Alcouz ayant encore pénétré dans un petit Cabinet dont il jetta la porte en dedans, il y trouva une vieille femme à demi brûlée, & une jeune personne presque nuë & évanouïe seulement, mais d'une beauté

té au dessus de ce qu'il avoit jamais vû; il la prit dans les bras, & l'emportât en l'état qu'elle étoit au lieu même où il s'étoit endormi.

Cette jeune fille qui avoit pensé être suffoquée par la fumée, n'eut pas plutôt senti le grand air qu'elle ouvrit les yeux. Le jour commençoit à paroître, elle fût surprise de se trouver dans la campagne; mais ayant sù d'Alcouz les obligations qu'elle lui avoit; elle eut moins de répugnance de se voir avec lui, & commença à le regarder comme une personne à qui elle devoit la vie. Elle lui apprit qu'elle se nommoit Sallé, que son Pere qui étoit mort depuis trois ans, avoit été un riche Marchand Joüailleur, & qu'elle vivoit avec sa Mere & quelques Esclaves dans cette maison, lorsque le feu y avoit pris. Elle témoigna ensuite à Alcouz l'inquiétude où elle étoit de ne savoir ce qu'étoit devenuë sa Mere, mais sachant de lui que dans le même Cabinet d'où il il l'avoit sauvé des flammes, il avoit trouvé le corps d'une vieille femme à moitié consumé; elle ne douta plus

112 *Les mille & un quart-d'heure,*  
de sa perte, & s'abandonna à la dou-  
leur la plus vive.

Alcouz consola du mieux qu'il pût  
cette belle personne, il retourna avec  
elle à la maison qu'ils trouverent en-  
tierement réduite en cendre; & les  
larmes de Sallé redoublant à un si  
triste spectacle, qui la réduisoit à la  
derniere misere, Alcouz qui commen-  
çoit à sentir pour elle une violente  
passion, l'arracha de ce lieu funeste,  
& la conduisit dans la Ville de Bra-  
va: il s'y pourvût promptement d'ha-  
bits pour elle & pour lui, moyennant  
un de ses diamants qu'il vendit; &  
ayant loué une maison toute meu-  
blée, il y mena sa nouvelle Maîtresse,  
& répara quelques jours après les per-  
tes qu'elle avoit faites, en lui achetant  
en son nom la maison dans laquelle  
elle logeoit, & en lui donnant une  
jeune Esclave pour la servir.

Alcouz, Seigneur, étoit fort bien  
fait de sa personne; il avoit sauvé la  
vie à Sallé, & vivoit avec elle d'une  
maniere si soumise qu'elle en fut bien-  
tôt reconnoissante. Il passa plusieurs  
mois avec cette belle fille dans les  
plaisirs les plus doux & dans la bon-

ne

ne chere; & apprit d'elle avec une joye excessive qu'elle croyoit porter dans son sein des marques de sa tendresse.

Jamais Alcouz ne s'étoit vû plus heureux; les caresses d'une Maîtresse sont tout d'une autre nature que celles d'une Femme; & Sallé lui donnoit à tous momens de si fortes marques de son amour, qu'il avoit lieu de se croire le plus aimé de tous les hommes: mais quelque passion qu'il ressentit pour cette belle, comme la conduite que Lira avoit tenuë avec lui, lui donnoit lieu de se défier de toutes les Femmes, il examina de si près les actions de celle ci, qu'il crut voir qu'elle n'étoit pas indifferente à un jeune homme de Brava, qui passoit souvent par sa ruë, & qu'elle le regardoit toujourns avec beaucoup d'attention. Quelque chagrin qu'il en ressentit, il n'en témoigna rien à sa Maîtresse; mais un soir que ce jeune homme plus indiscret que de coûtume, s'étoit arrêté vis-à-vis de la porte de Sallé, qui paroissoit de sa fenêtrre prendre beaucoup de plaisir à considerer les gestes par lesquels  
il

114 *Les mille & un quart-d'heure,*  
il lui exprimoit sa passion, Alcouz ne  
pût retenir sa colere; il descendit avec  
précipitation dans la ruë, & joignant  
brusquement cet étourdi, il lui déchar-  
gea un soufflet si violent qu'il le ren-  
versa par terre. Le jeune homme éton-  
né se releva promptement, mit le  
sabre à la main, & vint fondre com-  
me un furieux sur Alcouz; mais ce  
dernier beaucoup plus robuste & plus  
adroit, de deux coups de sabre ayant  
mis son ennemi hors de combat, il  
le laissa baigné dans son sang.

Les cris que fit Sallé, quand elle  
vit son nouvel Amant tout ensanglan-  
té, attirerent les voisins dans la ruë.  
Comme il n'y avoit plus de seureté  
dans Brava pour Alcouz, il prit le  
parti de se sauver, & gagna plusieurs  
ruës détournées, qui le conduisirent  
à une des portes de la Ville. Il s'y  
arrêta quelques tems, ne sachant pas  
trop quel parti prendre; mais y ayant  
appris que celui qu'il venoit de bles-  
ser, ou peut-être de tuër, étoit un  
jeune homme de grande considéra-  
tion, il ne jugea pas à propos de ren-  
trer dans la Ville. Il avoit sur lui,  
outre la plus grande partie de ses pier-  
re-

rieres; une bourse pleine d'or; il marcha toute la nuit & plusieurs jours de suite jusqu'à ce qu'étant arrivé à Baraboa, \* il s'y embarqua sur la Rivière de Quilmanca, d'où étant entré dans l'Océan Oriental, il prit la route des Indes. Il y arriva sans aucun accident, & ayant réglé ses comptes avec les héritiers de son Correspondant, il y fit emplette de poivre, de canelle & d'ambre, surquoi il y avoit cent pour cent à gagner. Ensuite étant remonté en mer, il revint sans aucun accident à Balsora, d'où il envoya par terre ses Marchandises à Bagdad; & resta quelque tems à Balsora pour se reposer des fatigues de ses voyages.

Il se promenoit un soir hors des portes de la Ville, lorsqu'il vit auprès d'un Moulin une si jolie Meuniere qu'il en devint éperduement amoureux. Il l'aborda sans façon, & lui ayant fait une déclaration d'amour, accompagnée d'une très-jolie  
ba-

\* Baraboa est la Capitale du Royaume d'Adea dans le País d'Ayan; elle est située sur un des bras de la Rivière de Quilmanca.

116 *Les mille & un quart-d'heure*,  
bague qu'il lui mit au doigt; il ne la trouva pas rebelle à ses désirs: Venez ici sût le soir, lui dit-elle, mon Mari est absent pour trois ou quatre jours que nous passerons agréablement ensemble; je vais préparer tout ce qu'il faut pour souper,

Alcouz revint à son logis; il se baigna, changea d'habits, & retourna au soleil couché trouver la belle Meuniere; elle s'étoit pareillement mise d'une propreté à faire plaisir, & le reçût avec les caresses les plus passionnées. Enfin, Seigneur, ils avoient déjà passé ensemble une partie de la nuit, lorsque tout d'un coup la porte du Moulin s'ouvrit, & qu'ils virent entrer dans la chambre où ils étoient, un homme vêtu en Marchand. La Meuniere qu'Alcouz regardoit avec surprise blemit à cette vûë; elle alla au devant du nouveau venu, & vouloit s'excuser envers lui, lorsqu'elle en reçût un soufflet, suivi de plusieurs injures.



## L I I I.

## QUART-D'HEURE.

**A**Lcouz piqué de la brutalité de cet homme, lui sauta au collet: comme l'un & l'autre n'avoit point d'armes en ce moment, leur combat ne se passa qu'à coups de poings, mais la Meuniere s'étant jettée au milieu d'eux, qu'elle fût la surprise des Combattans? quand s'étant regardez avec plus d'attention, ils se reconnerent en même tems, l'un pour Taher & l'autre pour Alcouz? Ce dernier ne se possédant plus de rage, à la vûë de son ennemi, & se rappelant en ce moment sa trahison, se saisit brusquement d'une escabelle, & l'alloit lancer à la tête de Taher, lorsque se prosternant aux pieds d'Alcouz, Mon Frere, lui dit-il avec soumission, je suis coupable de la plus noire perfidie; j'ai mérité la mort en vous enlevant le cœur de Lira: mais si vous sâvez ce que j'ai souffert depuis mon absence, & de quels re-  
mords

118 *Les mille & un quart-d'heure,*  
mords j'ai été agité, vous me pardonneriez sans doute un crime que j'ai commis malgré moi.

Taher répandoit des larmes avec tant d'abondance qu'Alcouz en fût touché. Comme il croyoit avoir entièrement oublié Lira, il se jetta au col de son Ami: Je te pardonne, Taher, lui dit-il. Quelque sujet que j'aye de te haïr, je ne veux pas qu'il soit dit qu'une Femme ait pu détruire une amitié aussi belle que celle qui regnoit entre nous depuis si long-tems; mais apprens moi, je te prie, qu'est devenuë Lira, Ah, ne rappellons point je t'en conjure, reprit Taher, en embrassant son Ami, le souvenir d'une personne qui t'est peut-être encore chere: Non non, repliqua Alcouz, Lira ne me touche plus; son infidélité l'a entièrement effacée de mon cœur: & pour te faire voir le peu de cas que j'en fais, remettons nous à table avec cette Meûniere, dont je vois bien que nous partageons les faveurs; Aimons la l'un & l'autre sans jalousie, & bâvons à la santé de son Mari. La Meûniere aussitôt leur versa à boire, & la paix étant

étant rétablie dans le Moulin, ils se mirent tous trois à table; & le verre à la main, Alcouz & Taher se jurèrent une amitié éternelle.

Après que le vin leur eût un peu échauffé la cervelle, la Meuniere réveilla la conversation. Si Alcouz est peu curieux, dit-elle à Taher, de ce qui s'est passé entre la Femme & toi, & de ce qu'elle est devenuë, je te conjure de me l'apprendre sans différer; je suis persuadée qu'il t'écouterà sans peine, & pour moi je te serai infiniment obligée de la violence que tu te feras, pour me donner cette satisfaction; Taher hésitoit à contenter la Meuniere, mais Alcouz l'ayant assuré que Lira lui étoit devenuë si indifférente, qu'il ne verroit sur son visage aucune émotion au récit de son infidélité; & qu'il étoit absolument revenu de la passion qu'il avoit eue pour elle, Taher ne balança plus de lui parler en ces termes.

Je passerai légèrement, mon cher Frere, sur l'amour que j'ai senti pour Lira; les commencemens de cette passion, ont pensé m'être funestes, puisqu'ils m'ont réduit à la porte du

tré-

trépas, j'ai voulu mourir plutôt que de trahir mon Ami; mais je n'ai point été le maître de mon sort: la belle Lira a triomphé de mes résolutions, & son imprudence en vous confiant la clef du coffre où étoient mes Lettres, m'a obligé de prendre la fuite avec elle pour me soustraire à vôtre juste vengeance.

Quoi que j'eusse souvent l'esprit bourrelé de la perfidie que j'avois commise envers vous, je comptois pourtant être heureux avec Lira; mais je n'avois pas assez étudié le caractère de cette Femme. Quelque passion qu'elle me témoigna, je m'aperçûs bien tôt qu'il regnoit dans toutes ses actions un air de coquetterie, & que par tout où nous passions le désir de plaire l'occupoit uniquement. Je lui en parlai plusieurs fois sans qu'elle daigna presque y faire attention: Taher, me disoit-elle en riant, tu t'avisés bien mal à propos d'être jaloux, peux-tu douter de ma tendresse après ce que j'ai fait pour toi? Va, mon cher Ami, je t'aime uniquement, dors en repos, & ne me fatigues point par d'injurieux soupçons.

Ces

Ces paroles loin de me rassurer me piquoient jusqu'au vif: Je souffrois cependant avec patience; mais après avoir passé dans différentes Villes, étant arrivé à Visapour, je pris la résolution de m'y établir. J'avois loüé d'un Juif une maison toute meublée & assez jolie, dans un fort agreable quartier; mais en la loüant je ne fis pas attention que j'avois un Voisin très-dangereux: un jeune Indien beau comme l'amour, occupoit une maison joignante à la mienne. Je veillois avec soin sur toutes ses actions & sur celles de Lira, sans en rien témoigner, & je croyois n'avoir point lieu de soupçonner leur conduite, lorsqu'un soir rentrant assez inopinément dans le Salon, où Lira avoit coûtume de passer la journée, je fus dans la dernière surprise, de voir un homme se sauver par dessous le tapis qui couvroit la muraille, & vouloir passer une ouverture que l'on y avoit faite pour communiquer à la maison prochaine.

\* Visa pour Ville Capitale du Royaume de Decan entre l'Océan Indien Guzarate, & Golconde & Bisnagas.

Vol. III.

F

LIV.

## QUART-D'HEURE.

**J**E courus après cet homme; je l'arrêtai, par le pied, & le retirant dans le Salon, je le reconnus pour le jeune Indien qui m'avoit donné tant d'inquiétude. Je faisis alors Lira de l'autre main, & après lui avoir reproché son infidelité dans des termes que la fureur me dictoit; je me préparois à punir ce jeune homme de l'affront qu'il venoit de me faire, lorsque Lira se jetta audevant de moi: Arrête Taher, me dit-elle avec fierté; rentre en toi-même, considere que tu mérites au moins le meme châtiment que cet Indien; & respecte en lui un homme que j'aimes: de quel droit trouves tu à redire à mes actions? Suis-je ta Femme? Suis-je ton Esclave? & dois tu esperer que dans la situation où je suis avec toi, je te sois plus fidèle que je ne l'ai été à mon Epoux? Si tu le crois, tu te trompes, je t'ai aimé, je

je ne t'aime plus; l'on ne peut forcer les inclinations, & mon cœur est à présent à ce nouvel Amant, jusqu'à ce qu'il me plaise d'en disposer en faveur d'un autre.

L'effronterie de Lira me jetta dans un étonnement sans égal; je restai immobile, & le jeune Indien ayant profité de ce moment, pour se sauver par le trou de la muraille qu'il reboucha promptement avec quelques planches, je fus long-tems sans parler; ensuite reprenant la parole, Lira, lui dis-je, assez tranquillement, je ne vous avois pas cru capable d'une telle noirceur d'ame; mais puisque vous venez de vous démasquer entièrement, rompons tout commerce ensemble; partageons ce qui me reste d'argent, & séparons nous pour jamais.

Lira reçut cette proposition avec joye: j'avois encore environ sept mille sequins, je lui en donnai la moitié, & la quittant sans regret, je sortis de Vilapour, persuadé du mauvais cœur, & de l'infidélité de toutes les Femmes, & dans la résolution de les mépriser à jamais. Je m'embarquai

au premier Port de mer, sur un Vaisseau qui prenoit la route d'Arabie; nous arrivâmes à Brava, où je ne fus pas plutôt descendu, que j'entrai dans la boutique d'un Tailleur, pour m'y faire habiller proprement. Je fis marché avec lui d'un habit complet, & après le lui avoir payé, comme je sortois de chez lui, j'aperçûs de l'autre côté de la rue deux femmes voilées assises sur un banc de pierre; l'une de ces femmes paroissoit évanouïe, & l'autre fort empressée à la secourir. Je leur offris promptement mon service; on l'accepta, & ayant pris par dessous les bras celle qui se trouvoit mal, j'aidai son Esclave à la conduire chez elle. Nous entrâmes dans une petite maison fort proprement meublée, & qui paroissoit avoir toutes les commoditez nécessaires pour un particulier: nous posâmes cette Dame sur un Sopha, & son Esclave levant son voile pour lui faciliter la respiration, que devins-je, mon cher Alcouz, à la vûe de la plus charmante personne de l'univers: J'en fus tellement ébloüi, que toutes



tes les résolutions que j'avois prises de ne m'engager jamais, s'évanouïrent dans un seul moment. J'aimai éperduëment cette jeune beauté, & entrant dans ses peines, je lui offris tout ce qui dépendoit de moi. Seigneur, me dit cette belle personne, les yeux baignez de larmes, je viens de perdre en ce moment un homme qui alloit faire tout son bonheur de me posséder, si un brutal n'eût en ma présence terminé le cours d'une si belle vie, nous devions nous épouser demain, & mon Amant, suivant la coûtume, venoit me rendre visite vers l'heure de la Priere du soir, lorsqu'un perfide Muzulman qui l'attendoit au coin de la prochaine ruë, lui a donné deux coups de sabre, dont l'un l'a jetté mort à ses pieds. Mes cris ont fait prendre la fuite à ce scélerat, je suis promptement descenduë, j'ai vû qu'on reportoit mon Amant chez lui tout baigné de sang, & que l'Ange de la mort s'étoit déjà emparé de son ame. Voilà, Seigneur, la cause de ma juste douleur.

Cette jeune Dame, poursuivit Taher, redoubla ses pleurs en cet endroit, & marqua dans toutes ses actions un desespoir si violent, que j'apprehendai tout pour sa vie. Je ne la quittai point: on la mit au lit, & son Esclave & moi étant restez auprès d'elle, nous passames toute la nuit à la consoler. Le lendemain elle parut un peu plus tranquille, elle me remercia de mes soins, & jettant la vûë fixement sur moi, elle versa tout de nouveau un torrent de larmes; je fus surpris de cette nouvelle affliction: je lui en demandai respectueusement la cause: Ah, Seigneur, me dit-elle en entrecoupant de sanglots toutes ses paroles, plus je vous considere plus je sens augmenter ma douleur, vos traits sont si semblables à ceux de mon Amant, que je ne puis vous regarder sans m'attendrir de la perte irréparable que j'ai faite.

Je profitai de cette ressemblance, continua Taher, & je fis tant par mes soins qu'elle commença à oublier le mort.

Quelque sage que je dusse être par  
l'exem-

l'exemple de Lira, je crus que je ferois le plus heureux de tous les hommes si j'épousois une femme dont le cœur me paroïssoit aussi bien placé. Je parlai, la ressemblance fit son effet; l'on m'écoûta assez favorablement, & je devins enfin Epoux de cette belle, sans avoir soupiré plus de huit jours.

Jamais je n'ai goûté de plaisirs si parfaits que ceux que je ressentis avec ma nouvelle Epouse; & pour comble de satisfaction, j'appris d'elle quelques jours après nôtre mariage, qu'elle se croyoit grosse, cette nouvelle redoubla mon amour; & je la trouvois si supérieure en beauté, & par le caractère d'esprit à toutes les autres femmes, que je n'étois pas un moment sans lui donner de nouvelles marques de tendresse. Quoique ma Femme répondit parfaitement à mon amour, je lui trouvois un fond de mélancolie, que toutes mes caresses ne pouvoient dissiper: comme je l'attribuois à la perte de son Amant, je ne voulois pas paroître m'en apercevoir; mais mon cher Alcouz, je

je ne fus pas long-tems sans en découvrir la véritable raison.

Il n'y avoit pas encore trois mois & demi que j'étois marié, quand rentrant sur le soir chez moi, ma Femme qui depuis plusieurs jours avoit quelque legere indisposition de sa grossesse, se plaignit d'une affreuse colique; je ne m'appercevois pas que ma présence l'embarassoit, au contraire ma tendresse redoubloit à ses douleurs, & quelques instantes prieres qu'elles me fit de passer dans un autre chambre, je ne voulus pas la quitter un seul moment: mon cher frere, que devins-je, quand dans la violence de ses maux, je m'apperçus qu'elle venoit d'acoucher d'une fille? je devins plus froid que du marbre: O Ciel, m'écriai-je, après être revenu de mon étonnement, suis-je donc fait pour être trahi par tout ce que j'ai aimé le mieux? Perfide Sallé, continuai-je, en lui adressant la parole. . . . Comment, interrompit Alcouz en cet endroit, vôtre Femme s'appelloit Sallé, ouï mon cher Ami, lui répondit Taher; & ne logeoit-elle pas à Brava dans la  
ruë

rué des Changeurs vis-à-vis une Marchande de Citrons dans une petite Maison isolée? Justement, repliqua Taher; cette Maison toute meublée lui avoit été donnée par celui qui devoit l'épouser, & qui fut tué à ses yeux le soir même que j'arrivai à Brava. A ces nouvelles, Seigneur, poursuivit Beu-Eridouin, Alcouz à force de rire, se laissa aller à la renverse, & resta un tems si considerable dans cette posture, que Taher & la Meûniere en furent dans la dernière surprise.



L.

## QUART-D'HEURE.

**Q**U'a donc de si risible ce que je viens de vous raconter? reprit Taher; je ne vois pas que vous deviez prendre si peu de part à mon affliction: Quoi, mon cher Frere, repliqua encore Alcouz en riant plus fort qu'auparavant, cette femme qui

F 5

pleu-

pleure son Amant avec tant de tendresse, qui t'épousé ensuite, & qui après trois mois & demi de mariage accouche si heureusement entre tes bras, est cette Sallé de la ruë des Changeurs? Oh, pour cela mon cher Ami, une histoire aussi singuliere mérite de passer à la posterité. Sache, mon pauvre Taher, que cette petite fille dont ta femme vouloit te faire passer pour être le Pere, est de ma façon, que cette Sallé sans être ma Femme après avoir été par mon moyen sauvée de l'incendie de sa maison, eut pour moi les dernieres bontez; que ce fût moi qui achetai la maison toute meublée où elle logeoit à Brava; Que jaloux avec raison de son nouvel Amant, je lui donnai outre un soufflet deux coups de sabre, dont je le jettai sur le carreau; & que ce fût encore moi qui obligé de me sauver, laissai Sallé grosse de plus de quatre mois & demi.

Une aventure aussi particuliere, surprit Taher; il rapella dans son esprit celle de Lira: Nous voila donc quittes l'un envers l'autre, s'écria-t-il

t-il , en riant de toutes ses forces  
Où, mon cher Frere, reprit Al-  
couz en l'embrassant, nous n'avons  
plus rien à nous reprocher; nôtre  
vengeance est réciproque: elle n'est  
pas tout-à-fait égale, dit alors la  
Meuniere, c'est le hazard seul qui te  
venge de Taher, au lieu qu'il t'of-  
fensoit avec connoissance de cause.  
Ma foi, repliqua Alcouz, les Fem-  
mes sont d'un caractere bien bizarre;  
elles abusent presque toutes de nôtre  
foiblesse pour elles, que cette dou-  
ble épreuve nous suffise & nous ren-  
de sages pour toujours: fuyons desor-  
mais tout engagement; cherchons  
à mettre dans nôtre rang tant de sots  
Maris qui s'endorment avec confian-  
ce sur les caresses trompeuses de leurs  
Femmes, & commençons par mettre  
de ce nombre le Mari de cette char-  
mante Meuniere.

Ces deux Amis après s'être em-  
brassez de nouveau à cette proposi-  
tion, jurerent de ne se jamais quit-  
ter. Taher réprit ensuite son his-  
toire, & raconta que le violent cha-  
grin qu'il avoit eû de se voir si cruel-  
lement trompé par Sallé, lui avoit

F 6

fait



132 *Les mille & un quart-d'heure,*  
fait prendre sur le champ le dessein  
de sortir pour jamais de Brava, sans  
même lui dire adieu, & qu'après  
s'être embarqué il étoit arrivé à Bal-  
sora depuis près d'un mois, où il  
avoit lié un commerce de tendresse  
avec la Meuniere, en attendant qu'il  
eut pris des mesures pour se reconci-  
lier avec Alcouz.

Alcouz & Taher apres plusieurs  
plaisanteries au sujet de leurs avantu-  
res, sur lesquelles la Meuniere les rail-  
loit avec assez d'esprit, se dispoisient à  
passer agréablement le reste de la nuit,  
lorsque le Meunier qui avoit fini ses  
affaires plutôt qu'il ne le pensoit,  
arriva brusquement dans le Moulin.

L'étonnement fût extrême de tou-  
tes parts: le Meunier qui vit la table  
bien couverte, ne s'attendoit pas à  
trouver sa Femme en si bonne com-  
pagnie. Cependant la Meuniere lui  
ayant dit que ces deux hommes qui  
avoient été surpris de la pluye, lui  
étoient venu demander retraite dans  
son Moulin; qu'elle n'avoit pas cru  
devoir refuser si peu de chose; &  
que la pluye ayant toujours continuée  
elle leur avoit présenté la Collation.



Il feignit de se payer de cette excuse, quoi qu'il fut dans une rage inconcevable. Il y avoit déjà du tems qu'il soupçonnoit la Femme de galanterie; mais comme il ne se crut pas le plus fort, il dissimula parfaitement, & envoyant chercher du vin frais, il se mit à table avec ses Hôtes, qu'il fit boire autant qu'il pût.

Il étoit trop tard pour qu'Alcouz & Taher pussent rentrer dans Ballo-ra: quand il fut heure de quitter la table, le Meûnier les fit passer dans une chambre où il y avoit un assez bon lit: il se jetterent dessus en attendant le jour; & le Meûnier s'alla coucher auprès de sa Femme qu'il laissa s'endormir profondement. Comme le désir de vengeance l'occupoit uniquement; quand il la vit en cet état, il descendit à son Ecurie, prit le licol de son Mulet, & le passant au col de la Meûniere il se mit en devoir de l'étrangler; heureusement qu'elle se réveilla dans le moment qu'il commençoit d'exécuter la vengeance, elle passa adroitement le poignet entre son col & la corde sans jeter le moindre cri, & se roidissant

comme une personne à qui l'on ôte la respiration, elle fit croire au Meûnier qui travailloit dans l'obscurité qu'elle étoit morte; la crainte d'être puni ne lui permit pas de rester plus long-tems dans le Moulin, il monta promptement sur son Mulet, & s'éloigna avec précipitation de la Ville de Balsora.

La Meûniere ne sentit pas plutôt son Mari hors du Moulin, que se levant encore toute tremblante, elle en alla fermer les portes qu'il avoit laissé ouvertes, elles ralluma ensuite sa lampe, & allant éveiller ses deux Hôtes qui jouïssent d'un sommeil paisible; elle leur raconta le danger qu'elle venoit de courir, & leur montra les marques livides qu'elle portoit au col, de la cruauté de son Mari.

Taher & Alcouz furent surpris de la résolution du Meûnier: Si l'on traïtoit ainsi toutes les femmes infidèles, dit Alcouz à l'oreille de son Ami, Pon ne trouveroit jamais assez de licols; mais, mon cher frere, continue-t'il en élevant sa voix, sortons promptement du Moulin; le Meûnier

nier est homme à nous aller àccuser du meurtre de sa Femme; & quoi qu'elle pût aisément déposer en nôtre faveur, on ne laisseroit pas de nous impliquer dans une sottie affaire. Vous avez quelque raison, repliqua Taher, mais laisserons-nous ici cette belle Mesiniere? Non non, reprit-elle, je vous suivrai par tout, pourvû que vous me fournissiez, un habit d'homme: La chose n'est pas bien difficile, répondit Taher, nous sommes à peu près de même taille, vous n'avez qu'à venir au logis que j'ai loué depuis que je suis à Balsora, nous en trouverons plus d'un complet.

Cette résolution prise, la Mesiniere examine tout ce qu'elle pouvoit emporter du Moulin; & les deux Amis & elle s'en chargerent, & ils se rendirent à la pointe du jour chez Taher, où cette belle s'étant travestie, ils passerent plusieurs jours dans les plaisirs.

Alcouz & Taher partageoient sans jalousie une si bonne fortune; mais Alcouz qui avoit envoyé ses Marchandises à Bagdad appréhendant  
que

136 *Les mille & un quart-d'heure,*  
que le retard de la vente n'en dimi-  
nua le prix, proposa à Taher de pren-  
dre la route de cette Ville: La Meû-  
niere les y suivit; & comme ils mar-  
choient à petites journées, ils furent  
près de dix jours à y arriver; encore  
ne fut-ce que sur le soir, & dans le  
moment qu'on venoit d'en fermer les  
portes. Obligez de passer la nuit  
dans les Fauxbourgs, ils retournoient  
sur leurs pas pour loger au premier  
Caravanferail, lorsqu'il survint tout  
d'un coup une pluye furieuse; ils  
chercherent à se mettre à l'abri, &  
ayant donné leurs chevaux à garder  
à un Esclave qu'ils avoient achetté à  
Balsora, ils s'adoffèrent à une petite  
porte audeffous de laquelle il y avoit  
une espece d'auvent; comme ce n'é-  
toit qu'une pluye d'orage, elle fût  
bien-tôt passée, & nos trois Avantu-  
riers attendoient qu'elle fut tout-à-fait  
finie pour aller chercher gîte; mais  
comme ils s'appuyoient trop contre  
cette porte, qui apparemment n'étoit  
pas bien suspendue, elle se détacha  
de ses gonds, & les renversa tous trois  
par terre.

## L V I.

## QUART-D'HEURE.

**A**U bruit que fit la porte en tombant, & aux éclats de rire qu'ils firent de leur chute, trois personnes qui étoient couchées dans une Salle basse & dans un même lit, demandèrent assez haut qui pouvoient être ceux qui venoient troubler leur repos; les deux Amis & la Meûniere s'approcherent du lit pour voir ceux qui leur parloient, ils y appercûrent au clair de la lune qui répondoit sur le lit, & qui, malgré la pluye, fournissoit assez de clarté; ils y appercûrent, dis-je, un homme qui avoit l'air d'un Porteur ou gagne-deniers couché entre deux femmes qui paroissoient très-jolies, & qui, ainsi que le Porteur, le couvrirent promptement le visage.

Une aventure aussi peu commune redoubla les ris d'Alcouz & de Taher, elle excita leur curiosité; & ayant levé de force la couverture qui

qui les cachoit, ils resterent dans un étonnement sans égal, de reconnoître ces deux femmes pour être Sallé & Lira: Perfides! Infames! s'écrierent en même tems ces deux Amis, pouvez-vous pousser la débauche jusqu'au point de vous abandonner à un malheureux Porteur? Alors mettant chacun le sabre à la main, ils alloient sacrifier leurs Femmes & le Porteur à leur juste colere, lorsque la Meûniere travestie se jettant audevant de leurs coups: Ah, Seigneurs, leur dit-elle, daignez suspendre pour un moment vôtre colere, & considerez les traits de cet homme qu'une double frayeur vient de faire évanouïr; je n'arrêterai plus après les effets de vôtre ressentiment, si vous jugez à propos de suivre les mouvemens qui vous aveuglent à présent.

Alcouz & Taher par complaisance pour la Meûniere, calmerent un peu leur colere, examinerent le Porteur, & l'ayant reconnu, malgré la pâleur qui regnoit sur son visage, une envie de rire si extraordinaire les saisit, qu'ils penserent en mourir:

ils

ils jetterent leurs sabres à terre, & redoublant leur éclats, ils firent connoître à Lira & à Sallé par un si prompt changement, qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour leur vie. Ces deux Femmes voyant leurs Maris tout d'un coup de si bonne humeur, sans en pénétrer la raison, se jetterent promptement au bas du lit; elles se prosternerent à leurs pieds, & en attendoient en tremblant le pardon de leurs fautes: lorsque le Porteur ouvrit les yeux, il ne les eut pas plutôt tourné vers la Meuniere travestie, qu'il les referma aussi-tôt, croyant sans doute que c'étoit le Diable qui venoit pour l'emporter. Seigneur, s'écria alors cette Femme, en riant de toutes ses forces de l'imagination du Porteur, je ne vous empêche plus de suivre les mouvements de vôtre colere; c'est à vous à présent à considérer, s'il y a de la justice à vous venger de cet homme: Non non, reprit Alcouz, ne parlons plus de vengeance, au contraire la rencontre est trop plaisante, pour n'en pas tire les premiers: Nous voilà donc  
tous

240 *Les mille & un quart-d'heure,*  
tous trois dans le même rang; & puisque le Meûnier ( car c'étoit lui-même qui s'étoit trouvé dans le lit entre Sallé & Lira, ) a autant sujet de se plaindre de nous, que nous de lui, il est juste qu'il entre dans nôtre amitié, & que nous partagions ensemble nôtre fortune ainsi que nous avons fait nos Femmes. Alors la présence de Lira, quelque infidèle qu'elle eût été, ranimant un reste de passion, mal éteinte dans le cœur de son mari; je vais, dit-il à Taher & au Meûnier, qui avoit repris ses esprits, je vais vous montrer l'exemple d'une parfaite renonciation: il releva sa Femme, que la confusion rendoit interdite, & l'embrassant avec tendresse, Lira lui dit-il, j'oublie le passé: je ne veux pas même savoir le détail de vôtre conduite depuis vôtre infidélité; elle renouvellerait dans mon ame une playe dont je veux effacer jusqu'à la moindre cicatrice: j'exhorte mes deux Compagnons à faire de même; & je ne doute pas que mon exemple ne les détermine à pardonner sincèrement à leurs Femmes.

Ta-





Taher & le Meûnier ne dédirent point Alcouz, chacun d'eux embrassa tendrement la Femme, & la réunion fut parfaite entr'eux. Après de mutuelles & vives caresses, ces six Epoux d'un caractère si nouveau, ne purent se regarder sans se rappeler tout ce qui s'étoit passé entr'eux mille circonstances de leurs aventures plus plaisantes les unes que les autres, qui leur passerent dans l'esprit, les fit s'abandonner à une joye excessive.

Le Caliphe Haroïn Arreschid, poursuivit Ben-Eridoïn, qui, comme j'ai d'éjà eû l'honneur, Seigneur, de le raconter à vôtre Majesté, sortoit souvent de nuit avec Giaffar, s'étoit ce soir là déguisé avec son premier Visir, & Mesfrour Chef de ses Eunuques: Il passoit pardevant la maison où cette scene si singulière venoit d'arriver, lorsque les éclats de rire qu'il entendit, exciterent sa curiosité. Comme la porte étoit ouverte, il entra sans façon, & saluant civilement ces quatre hommes (car la Meûnière en portoit toujours l'habit) Seigneurs, leur dit-il, vôtre  
joye

&  
bi-  
lit  
ur  
ous  
ans  
ons  
ous  
la  
èle  
ste  
eur  
&  
its,  
u-  
va  
doit  
en-  
bal-  
le  
vô-  
roit  
je  
ci-  
pa-  
ne  
les  
nt à  
Ta-



142 *Les mille & un quart-d'heure*,  
joye m'a paru si extraordinaire, que  
vous pardonnerez mon incivilité, si  
j'ai entré ici sans v<sup>o</sup>tre permission,  
& si je vous prie de m'en faire part;  
j'aime fort à rire, & vous ne sau-  
riez m'obliger davantage qu'en me  
racontant le sujet de vos plaisirs.

Alcouz & Taher regarderent en  
ce moment leurs Femmes; elles ne  
purent s'empêcher de rougir: & com-  
me ils virent bien que le récit qu'on  
leur demandoit ne leur seroit pas a-  
gréable, ils prièrent honnêtement  
le Caliphe, qu'ils ne connoissoient  
pas pour ce qu'il étoit, de les dis-  
penser de lui apprendre des choses,  
qu'ils avoient intérêt de tenir ca-  
chées.

Harouïn Arreschid, Seigneur, ne  
les pressa pas davantage; mais com-  
me le lieu où ils étoient n'étoit pas  
des plus commodes, pour y passer la  
nuit, il leur offrit une retraite plus  
propre, & qui n'étoit pas bien éloi-  
gnée. Ils acceptèrent ses honnêtetez,  
& l'ayant suivi jusqu'auprès des murs  
de la Ville, il les y fit entrer par un  
espece de souterrain dont il avoit la  
clef, & les conduisit dans une peti-  
te

te maison très-proprement meublée. On servit dans le moment même la Collation, & sur tout d'excellent vin Grec qu'il leur fit boire avec excès; quand le Caliphe s'aperçût que le vin montoit un peu à la tête à ses Hôtes, il les pria de nouveau de vouloir satisfaire sa curiosité au sujet de leurs ris extraordinaires.

## LVII.

## QUART-D'HEURE.

**A**lcouz & Taher souffroient de refuser à un si galant homme le récit de leurs aventures, mais la Meuniere les ayant menacez de la raconter malgré eux: Alcouz prit la parole, & instruisit le Caliphe de tout ce que j'ai eû l'honneur de vous dire de ces six Epoux. Haroün Arreschid trouva cette Histoire aussi singuliere qu'il en eut jamais entenduë; il remercia ses Hôtes de leur complaisance, & les ayant fait boire tout de  
nou-

144 *Les mille & un quart-d'heure,*

nouveau pour se donner du plaisir à leurs dépens, il ordonna à Giassar de leur mettre à chacun dans leur verre une pincée de poudre, dont la composition avoit la vertu d'affoupir pour douze heures; & n'épargnant pas même son grand Visir ni Mefrou, il leur en donna adroitement une doze qui les endormit en peu de tems. Alors il réveilla deux Muets, leur fit porter ces huit personnes sur un Chariot que l'on attela par son ordre, & les fit conduire à deux lieuës de Bagdad dans une fort jolie maison qui donnoit sur les bords du Tigre, & qui appartenoit à celui qui avoit l'intendance de ses bâtimens. Là, ayant en sa présence fait deshabiller Alcouz, Taher, le Meünier & leurs Femmes, que l'on rêvetit de Chemises & de Calçons \* magnifiques; Il les fit mettre deux à deux dans trois lits que l'on dressa dans le même Alcove. Il barbotilla ensuite lui-même de noir son grand Visir; & lui ayant fait donner un habit d'Esclave, il habilla

Mef-  
\* Dans tout l'Orient les hommes & les femmes couchent avec des Calçons,

Mefrour en femme; & après les avoir fait poser l'un & l'autre sur un Tapis de Perse aux pieds des six Epoux, il attendit impatiemment leur réveil, caché derrière un voile qui l'empêchoit d'être vû. Ces huit personnes sortirent de leur assoupissement presque en même tems, sur tout Alcouz, Taher, le Meünier & leurs Femmes: ils furent dans une surprise extrême de se voir couchés dans un lieu, dans lequel ils ne se souvenoient pas d'avoir jamais entré, & de voir des robes superbes par l'or & la broderie, qui sembloient destinées pour chacun d'eux.

Ils regardoient cet espece de songe avec un silence plein d'étonnement, lorsque le Visir Giaffar voyant le Chef des Eunuques vêtu en Femme fit un grand éclat de rire: Eh, bonjour ma belle brunette s'écria-t-il; comment avez-vous passé la nuit.

Mefrour regarda avec attention ses habits, il resta quelques momens interdit; mais ayant ensuite jetté la vûë à son tour sur Giaffar, il ne pût s'empêcher de rire en le voyant ainsi barboüillé. Salut au beau brun,

146 *Les mille & un quart-d'heure*,  
lui répondit-il, d'un air fort bouf-  
fon, l'on voit bien à son teint frais  
qu'il a dormi d'un sommeil tranqui-  
le. Giassar fut surpris de cette ré-  
ponse, examina ses mains & son ha-  
bit d'Esclave; il rêva quelque tems  
sur une aventure aussi plaisante, &  
n'ayant aucune idée de la chambre  
où il se trouvoit, il ne sût que pen-  
ser de son déguisement & de celui  
de Mesrour: mais reconnoissant bien  
les trois Maris & leurs Femmes, il  
prit sur le champ son parti. C'est  
apparemment, se dit-il à soi-même,  
quelque nouveau plaisir que se veut  
donner le Souverain Commandeur  
des Croyans: entrons dans ses inten-  
tions, & tâchons de le réjouir par la  
scene que je vais jouer. Alors em-  
brassant Mesrour d'une manière bouf-  
fonne; Ma chere compagne, lumié-  
re de mes yeux, lui dit-il, d'un air  
tendre, suivons l'exemple de ces  
Epoux fortunez: je vous rends toute  
ma tendresse à condition que vous  
me serez dorenavant plus fidèle; mais  
si je vous surprends jamais avec le  
beau Zemtoud, comme cela vous  
arriva hier, je jure que le fer ou le  
poison

poison me vangeront bien-tôt de vôtre perfidie.

Le Chef des Eunuques surpris du compliment du Visir, le regarda fixement; êtes vous fou, Giaffar, lui dit-il, oubliez-vous qui vous êtes? Non ma chere Zulica, reprit Giaffar, je me souviens parfaitement que je suis Chapour vôtre fidel Epoux; pourquoi feignez-vous de me méconnoître, avez-vous déjà perdu la mémoire des bontez que Saëd nôtre Maître eût hier, en voulant bien nous raccomoder ensemble, ne lui promîtes-vous pas que vous ne verriez plus vôtre galant Zemroud, & qu'à l'exemple de ces Maris débonnaires, qu'il engagea à venir loger chez lui, & dont vous entendites l'histoire, je vous pardonnai sincèrement vôtre infidélité, à condition que vous seriez plus sage à l'avenir?

Plus le Visir parloit sérieusement, plus Mesrouf croyoit qu'il avoit perdu l'esprit; cependant leur métamorphose l'embarassoit. Quel galimatias me faites vous, mon cher Ami? repliqua-t-il, rentrez en vous même, songez que je suis Mesrouf, Chef des

148 *Les mille & un quart-d'heure,*

Eunuques du Souverain Commandeur des Croyans dont vous êtes grand Visir: Cessez donc cette plaisanterie, & réprenez . . . . . Abus, interrompit, Giassar, vous êtes folle d'avoir cette imagination ridicule: Plût à Dieu que vous disiez la vérité; mais le vin que vous bûtes hier a broüillé sans doute vos idées, souvenez-vous que nous ne sommes que de simples Esclaves de Saëd, qui est bien le meilleur Maître qui soit dans tout Bagdad.

Giassar en prononçant ces dernières paroles, alloit embrasser Mefrourou une seconde fois, lorsque cet Eunuque le repoussant rudement, vous êtes extravagant vous-même, repliqua t'il, j'en prens à témoins ces six Epoux; n'eûmes-nous pas hier l'honneur d'accompagner le Caliphe dans ses promenades nocturnes? N'entrâmes-nous pas avec lui dans une maison du Fauxbourg de cette Ville, où les ris extraordinaires de ces Epoux l'attirerent? Ne les engagea-t'il pas à venir passer la nuit dans la maison qui communique à son Palais? N'y firent-ils pas la Colation? N'y ra-

conte-



conterent-ils pas leur aventure si singuliere ? Ne leur donnâmes-nous pas dans leur vin d'une poudre qui a le pouvoir d'assoupir sur le champ ? Et bien, rêvé-je à présent ? & n'est ce pas vous dont l'esprit est aliéné, ou tout au moins dont les fonctions sont encore suspenduës par les fumées du vin, que vous bâtes hier en trop grande quantité ?



## LVIII.

## QUART-D'HEURE.

**A**Lcouz, Seigneur, Taher, le Meünier & leurs Femmes, qui écoutoient dans un profond silence la dispute du Visir & de l'Eunuque, furent dans un étonnement sans pareil de ce qu'ils venoient d'entendre: ils n'ignoroient pas qu'Harouïn Arreschid se donnoit souvent de pareils plaisirs; mais Giaflar & Mesrouer étoient si parfaitement déguisez, qu'ils

G 3 ne

370 *Les mille & un quart-d'heure*,  
ne les reconnoissoient pas même pour  
les deux Esclaves qui avoient accom-  
pagné celui que Mefrour affuroit être  
le Caliphe.

Harouïn-Arreschid, cependant der-  
riere le voile qui le cachoit, exami-  
noit avec un plaisir infini tout ce qui  
se passoit entre ces huit personnes. Il  
avoit toutes les peines imaginables à  
s'empêcher de rire, en voyant le Chef  
des Eunuques se desesperer de l'obl-  
tination avec laquelle Giaffar lui sou-  
tênoit qu'il étoit sa femme. Je ne  
suis pas encore un coup, lui dit-il,  
vôtre chere Zulica aimée du beau  
Zemroud; je ne crois pas même qu'il  
y ait personne dans tout Bagdad qui  
porte ces noms: Vous êtes encore  
ivre, ou si vous ne l'êtes pas, j'igno-  
re quel plaisir vous prenez à m'im-  
patienter; pour moi aux habits près,  
dont je ne connois pas comment nous  
sommes revêtus, je sai certainement  
que je m'appelle Mefrour, Chef des  
Eunuques du Souverain Comandeur  
des Fidèles; & la couleur dont vous  
êtes barboté, ne m'empêche pas de  
reconnoître en vous tous les traits du  
grand Vîr Giaffar. Quant à ces six  
Epoux,

Epoux, je ne comprends pas trop non plus, qui peut les avoir transportez ainsi que nous, dans un lieu qui m'est tout-à-fait inconnu; mais tous ces prestiges ne me feront point changer d'état, je serai toujours Messour, & vous ne cesserez point d'être Giassar.

Alcouz, Taher & les autres ne se mêlerent point dans la conversation qui s'aigrissoit de plus en plus, par l'opiniâtré de l'Eunuque à ne point vouloir avouër qu'il étoit Zulica, & par l'emportement de Giassar à vouloir lui soutenir qu'il étoit son Mari. Ce dernier qui jouïoit parfaitement bien son rôle, feignit enfin d'être dans une extrême colere contre Messour: Il lui avoit déjà donné plusieurs coups de poing, auxquels l'autre ripostoit très-sérieusement, lorsque le Caliphe vêtu en Marchand, ainsi qu'il l'étoit la veille, & qui s'étouffoit de rire derrière le voile, entra dans la Chambre où se passoit la scene. Zulica, dit-il, en s'adressant au Chef des Eunuques d'un ton grave, quelle raison oblige encore votre Mari à vous faire porter des mar-

152 *Les mille & un quart d'heure,*  
ques de sa colere; vous m'aviez  
tant promis hier l'un & l'autre de vi-  
vre dans une union parfaite: est-ce  
là déjà l'effet de ces promesses, &  
quelque nouveau sujet de jalousie à  
l'occasion du beau Zemroud, auto-  
rise-t'il Chapour à vous maltraiter  
ainsi?

La présence subite d'Harouïn Ar-  
reschid, le discours qu'il tint à Mes-  
rour, & le nom de Zülica qu'il lui  
donna, le déconcertèrent à un point,  
qu'il en perdit la parole. Il ne con-  
çût que dans ce moment que le Ca-  
liphe avoit voulu sans doute se ré-  
jouir à ses dépens, & que Giafar  
avoit pris le bon parti: il fit alors un  
grand éclat de rire, Seigneur, dit-il  
au Commandeur des Fidèles, en se  
jettant à ses pieds, je conviens que  
Giafar a cent fois plus d'esprit que  
moi; mais je m'estime heureux que  
ma sottise ait pû divertir quelques  
momens vôtre Majesté. Je serois-  
très fâché, mon cher Mesrour, re-  
prit le Calife, que tu eusses eu l'es-  
prit aussi présent que Giafar, ton  
embarras ne m'auroit pas donné un  
plaisir infini; mais puisqu'enfin me voi-  
là

là démasqué, je voudrois bien savoir à présent ce que Taher, Alcouz, le Meûnier & leurs Femmes pensoient de vôtre dispute. Souverain Commandeur des Croyans, dit alors Alcoux, que le respect empêcha, ainsi que les autres, de se jeter en bas du lit, pour se prosterner devant le Caliphe; la richesse de l'appartement où nous sommes, & la magnificence des habits que nous voyons sur ces Sophas, nous faisoient regarder la querelle de Giasar & de Mesfour, comme un songe que les vapeurs du vin avoient excité dans nôtre cervelle échauffée; je ne sai même si au moment que j'ai l'honneur de parler devant vôtre Majesté, nous ne rêvons point encore tant ceci me paroît surnaturel.

Le Caliphe ne pût s'empêcher de rire de la pensée d'Alcouz: Non non, lui dit-il, vous êtes tous bien éveillez: levez-vous, & prenez chacun les robes qui vous sont destinées, dont je vous fais présent pour le plaisir que m'a fait le récit de vos aventures. Vous pouvez maintenant prendre le chemin de vôtre logis, vous trouve-



154 *Les mille & un quart-d'heure*,  
rez ici un Chariot pour vous y con-  
duire.

Harouïn-Arreschild, Seigneur, après ces mots passa dans une autre Cham-  
bre avec Giafar & Mesrour, dont le premier se débarbouilla, & qui changerent tous deux d'habits, ainsi que le Caliphe, les six Epoux prirent ce tems pour se couvrir des vestes magnifiques qu'Harouïn leur avoit données; & après lui avoir fait demander la grace de le remercier de sa liberalité, ce qu'ils obtinrent aisément, ils se retirèrent chez eux, où j'ignore, Seigneur, si Sallé, Lira, & la Meunierie furent par la suite aussi fidèles à leurs Maris qu'elles leur avoient promis de l'être.

Une Histoire aussi particuliere que celle que Ben-Eridouïn venoit de raconter, avoit donné un plaisir extrême à Schems-Eddin. Quelqu'affligé que fût ce malheureux Prince, il n'avoit pû s'empêcher de sous-rire plusieurs fois, pendant le récit de ces aventures si comiques. Mon cher Visir, dit-il, au fils d'Abubeker, si quelqu'un étoit capable de me faire oublier la perte  
de

de ma cher Zebd-El-Catôn, ce seroit fans doute toi qui viendrois à bout d'une chose si difficile: mais je vois bien que cette entreprise est au dessus des hommes, & qu'il faut se soumettre aux supêmes volontez du Tout-Puissant; la seule grace que je lui demandé tous les jours, c'est du moins que tu me survives, afin de jouïr de ton entretien, jusqu'à ce qu'il plaise à nôtre grand Prophète de me présenter devant le Trône majestueux de Dieu. Ah, Seigneur, reprit Ben-Eridoün, en embrassant avec tendresse les pieds du Roi d'Astracat, que de bontez pour un Esclave tel que je suis; & que ne m'est-il permis de donner ma vie pour rendre mon Roi parfaitement heureux?

Où je jure par les six gouttes de la

sueur \* de Mahomet, qui produisirent la Roze & le Ris, que je la

facri-

\* Mahomet faisant le tour du Trône

de Dieu dans le Paradis, avant que de

se montrer aux hommes, Dieu se tourna

vers lui & le regarda; Mahomet en

eût tant de honte qu'il en sua, & ayant

essuyé sa sueur avec ses doigts, il en fit

tomber



156 *Les mille & un quart-d'heure,*  
sacrifirois de tout mon cœur pour  
vôtre Majesté; mais, Seigneur, il  
ne faut pas perdre entierement l'es-  
perance; & si l'on doit ajoûter quel-  
que foi aux songes, celui que j'ai fait  
cette nuit me feroit croire que vos  
maux peuvent recevoir du soulage-  
ment. Et quel rêve as tu donc fait,  
reprit précipitamment Sehem-Ed-  
din? le voici, Seigneur. Je dormois  
profondement, lorsqu'un grand vent  
a ouvert la fenêtré de ma Cham-  
bre; je me suis réveillé en sursaut  
à ce bruit, & je me suis trouvé dans  
un étonnement extrême de voir au  
chevet de mon lit le Bouraq\* de nô-  
tre grand Prophète qui me faisoit mil-  
le caresses: inspiré sans doute en ce  
moment, je me suis purifié, & après  
avoir fait ma priere, j'ai monté sur  
ce divin Animal qui m'a transporté  
par

tomber six gouttes hors du Paradis,  
l'une desquelles fit naître sur le champ  
la Roze & le Ris,

\* Le Bouraq est un animal plus petit  
qu'un Mulet, & plus grand qu'un Ane,  
qui tient de la nature de ces deux ani-  
maux, & que Dieu envoya à Mahomet  
pour le porter dans le Ciel.



par les airs avec une rapidité incroya-  
ble : je suis enfin arrivé, Seigneur, à  
Serendib, où la première personne  
que j'ai trouvée, a été mon Pere; je  
luis descendu précipitamment de des-  
sus ma monture que j'ai liée à un arbre.  
Abubeke ensuite m'a pris par le bras,  
& m'ayant conduit dans une Mosquée  
dont la porte s'est refermée d'elle-  
même sur nous; adorez l'Envoyé de  
Dieu, m'a-t'il dit, en se prosternant.  
Je me suis jetté le visage contre terre,  
Dieu est Dieu, me suis-je écrié, &  
Mahomet est son grand Prophète. A  
peine, Seigneur, ai-je eû achevé  
cette priere si commune parmi nous,  
que Mahomet lui-même entouré  
d'une lumiere éclatante, s'est appa-  
ru à moi; il tenoit par la main une  
Dame d'une beauté superieure à  
tout ce que j'ai jamais vû: Heu-  
reux, Schems-Eddin, a-t'il dit alors,  
que ton sort est digne d'envie, tu  
retrouves une Femme d'un mérite  
égal à celui de mes Houris: si je  
retournois sur terre je bornerois mes  
vœux à en posséder une pareille.  
L'obscurité m'a caché nôtre Pro-  
phète dans le moment qu'il remet-  
toit

138 *Les mille & un quart-d'heure*,  
toit cette Dame entre les mains  
d'Abubeker ; je ne sai comment je  
me suis retrouvé monté sur le Bou-  
raq, j'ai volé avec la même vitesse  
que j'avois déjà fait, je suis rentré  
dans ma Chambre; je me suis remis  
au lit, & je ne me suis réveillé que  
vers l'heure de la priere du matin,  
mais si fatigué que quand j'aurois  
effectivement fait le voyage de Se-  
rendib en si peu de tems, je crois que  
je ne pourrois l'être davantage. Voi-  
là, Seigneur, mon rêve de nuit:  
Plût à Dieu qu'il marqua la fin  
prochaine de vos malheurs ! Ah,  
mon cher Ben-Eridoün, s'écria dou-  
loureusement Schems-Eddin, que  
j'en suis encore éloigné; quand mê-  
me je recouvrerois la vûë par le re-  
tour de ton pere, puis-je jamais re-  
trouver mon incomparable Zebd-El-  
Caton, je l'ai perduë pour jamais:  
éloignons, mon cher Visir, éloi-  
gnons une idée si affreuse & si affli-  
geante; je lui promis au moment de  
notre séparation, de souscrire sans  
murmure aux arrêts de ma destinée,  
je l'ai fait; mais si Mahomet avoit  
voulu me faire grace, il y a long-  
tems

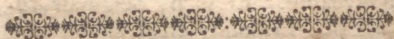
tems qu'il auroit fini mes maux en me tirant de cette malheureuse vie, où je n'ai eu de relâche à mes douleurs, que depuis que tu prens le soin d'en suspendre le cours par d'ingnieuses & amusantes Histoires: Pursuis, mon cher ami poursuis ta carrière; écarte un si triste souvenir que celui qui m'accable, par quelque nouveauté. Et bien, Seigneur, reprit Ben-Eridouin, en se faisant une grande violence, pour cacher les larmes que les malheurs du Roi lui arrachent, Vôte Majesté seroit-elle à présent d'humeur à entendre les aventures du Corsaire Faruk? Très-volontiers, répondit Schems-Eddin, je m'intresse au sort de cet infortuné Prince; car s'il m'en souvient, il me semble qu'il a pris cette qualité, il est vrai, Seigneur, répondit le jeune Visir, vous allez voir que sa vie est un tissu de malheurs, & je vais vous raconter non-seulement son histoire jusqu'au moment de sa séparation d'avec la Princesse Gulguli-Chemamé, mais encore tout ce que j'ai lû de lui dans un ancien Auteur Arabe qui a écrit

l'his-



160 *Les mille & un quart-d'heure*,  
l'histoire des Princes qui ont regné  
dans les Isles de Divandurou. †

† Ces Isles sont au nombre de cinq,  
& chacune d'elles à six ou sept lieues de  
tour: elles sont éloignées de quatre-  
vingt de la Côte de Malabar. Les Cor-  
faires vont ordinairement se rafraichir  
dans ces Isles.



## HISTOIRE DE FARUK.

**I**L y avoit autrefois sur le Mont  
Caucaze une petite Ville qui se  
nommoit Gur, \* à cause des Anes  
sauvages qui se trouvoient en grande  
quantité dans une Forêt qui n'en  
étoit pas éloignée: le Roi qui regnoit  
en ce País avoit quatre fils, qui étoi-  
ent nez tous quatre à même jour de  
quatre Sultanes différentes, l'un s'ap-  
pelloit Suffarak, l'autre Kobad, le  
troisième Bzarmeher, & le quatrième  
Faruk.

Le

\* Gur en Persan signifie Ane sauvage.



Le Roi avoit toujours aimé ces quatre fils avec tant d'égalité qu'il n'avoit jamais laissé juger, lequel il choisiroit pour être son successeur; mais si quelqu'un d'eux méritoit de remplir le Trône après son Pere préferablement aux autres, c'étoit sans doute Faruk, qui avoit toutes les inclinations & les qualitez d'un grand Prince. Depuis l'âge de douze ans plus adroit dans ses exercices que ses autres Freres, il n'y avoit point de jour qu'il ne s'attira les applaudissemens du Peuple de Gur, & vôtre Majesté peut croire que c'étoit autant de traits empoisonnez qui perçoient le cœur des Freres de Faruk.

Ce Prince s'étoit plusieurs fois entretenu avec eux sur la difficulté qu'il y avoit que le Royaume de Gur fût divisé après la mort de leur Pere. L'un de nous regnera, leur disoit il, mais que deviendront les trois autres, je trouve leur sort fort à plaindre, pour peu qu'ils ayent d'ambition. Et bien reprit Suffarak, prévenons ce malheur de bonne heure; nous avons l'Astrologue Zeyfadin, des sages avis duquel il semble que le Soleil & les

AG

Astres apprennent à régler leurs cours  
sa bouche est le trésor des sens sublimes,  
& l'on diroit qu'il l'a toujours posée  
sur la source de l'entendement :  
Allons le consulter sur nôtre destinée,  
mais habillons nous de manière qu'il  
ne puisse nous reconnoître que par les  
effets de sa science : Jurons entre-nous  
de nous en rapporter à sa décision ;  
& puisqu'aussi-bien ses prédictions  
passent parmi nous pour les arrêts du  
Ciel, soucrivons y sans murmure ;  
& que les trois d'entre nous qui  
seront exclus du Trône aillent ailleurs  
chercher matière à exercer leur  
courage, & tâchent par leur valeur  
à conquérir quelque autre Royaume.

Les quatre Freres se trouverent d'un  
sentiment unanime, ils se déguisèrent  
sur le champ, partirent sans aucune  
suite, & arriverent plusieurs jours  
après sur le sommet du Mont Caucaze,  
où Zeyfadin faisoit sa demeture.

Ce Solitaire étoit en priere lorsqu'ils  
heurterent à sa porte : il ne voulut  
pas s'interrrompre pour la leur aller  
ouvrir, mais eux redoublant leurs  
coups ; Fils de Roi, s'écria-t'il sans  
bou-

bouger de sa place, attendez un instant; celui qui n'a besoin que d'un tour de main pour faire agir toute la Sphère céleste, doit être préféré à tous mortels: Je suis à vous dans le moment.



## L I X.

## QUART-D'HEURE.

**L** Es Fils du Roi de Gur furent autant surpris qu'on puisse l'être, de voir que Zeyfadin les eût reconnus sans les avoir seulement vûs. Ils attendirent respectueusement qu'il eût achevé sa prière; il ouvrit enfin, & les rendit encore plus étonnez en les nommant chacun par leurs noms, & en leur disant le sujet de leur voyage. Il m'est aisé, dit-il, Seigneurs, de latisfaire vôtre envie; mais il est presque toujours dangereux de vouloir pénétrer dans l'avenir, & vous ne ferez point sûrement contents de ma réponse, d'autant plus que je

164 *Les mille & un quart-d'heure*,  
Je prévois, que celui qui sera désigné  
pour successeur au Roi son Pere,  
court risque de sa vie, avant même  
que de retourner à Gur, & que ses  
propres Freres deviendront un jour ses  
plus cruels Ennemis. Cette réponse  
auroit dû effrayer les Princes, & Fa-  
ruk étoit d'avis de ne point pousser  
plus loin leur curiosité; mais les Fre-  
res s'étant opposez à ses sages con-  
seils, ils presserent l'Astrologue de les  
éclaircir sur ce qu'ils souhaitoient sa-  
voir avec tant de passion.

Puisque rien ne peut vous détour-  
ner de vos desseins, leur dit le subli-  
me Zeyfadin, descendez par le petit  
sentier le long de la montagne, vous  
y trouverez sur la fin du jour une  
femme qui vous apprendra, lequel de  
vous quatre est destiné à porter la  
Couronne de Gur.

Les Princes obéirent à l'Astrolo-  
gue; ils suivirent le chemin qu'il leur  
avoit montré, & arriverent vers le  
soir dans une petite plaine entourée  
de Montagnes, & du milieu de laquel-  
le sortoit une épaisse fumée par un  
trou qui n'étoit pas plus large que  
l'ouverture d'un puis: une bonne  
femme



femme étoit assise à côté de ce trou sur une grosse pierre. C'est-là sans doute, se dirent les Freres, que nous allons apprendre nôtre sort. Ils abordèrent alors la Vieille, & lui ayant raconté le sujet qui les conduisoit en ce lieu, elle leur ordonna de se déchausser, & de jeter l'un après l'autre leurs Babouches dans ce trou. Sufarak ne lui eut pas plutôt obéi que l'on entendit un bruit épouvantable, & que ses Babouches ayant été repoussées avec impétuosité, elles tombèrent aux pieds des Princes toutes noircies de la fumée, & à demi brulées. Kobad & Bzarmeher furent traités de même; mais Faruk eut un sort tout différent, l'on n'entendit aucun bruit; la fumée cessa pour un moment, & ses babouches sortirent de cet espee d'abîme sans être nullement offensées. C'est donc vous, Seigneur, lui dit la Vieille, qui êtes destiné à être un jour Roi de Gur, puisque voici la marque certaine à laquelle Zeyfadin qui prévoyoit vôtre arrivée en ces lieux, m'a assuré que je vous reconnoîtrois: Reprenez,

166 *Les mille & un quart-d'heure,*  
nez, Seigneur, vos Babouches, &  
continuez v<sup>o</sup>tre chemin.

Si Faruk eût une secrette joye à  
cette prédiction, ses trois Freres en  
conçurent une jalousie outrée. Ils  
n'en témoignèrent pourtant rien ;  
mais résolus d'empêcher Faruk de  
regner, ils comploterent secretement  
de se défaire de lui.

Il falloit pour retourner à Gur par  
le chemin qu'ils tenoient, passer de  
nécessité par un défilé entre deux  
Montagnes: il y avoit un extrême  
danger de rester la nuit aux environs  
de cet endroit, à cause des serpens  
monstrueux qui venoient ordinaire-  
ment prendre le frais. Ce fût là où  
les trois envieux entreprirent de faire  
périr Faruk, qui ignoroit cette cir-  
constance; ils proposerent d'y passer  
la nuit: Faruk ne s'opposa pas à leurs  
desseins; ils firent un léger repas, &  
se coucherent sur l'herbe; mais ils ne  
virent pas plutôt leur Frere profon-  
dément endormi, que se levant avec  
précipitation ils s'éloignerent d'un lieu  
si dangereux.

Les Serpens à leur ordinaire s'al-  
semblerent sur le milieu de la nuit,  
on

on entendoit leurs affreux sifflemens de plus d'une demi-lieuë, ils s'approchent du lieu où Faruk reposoit, l'entourerent & s'alloient jeter dessus lui, lorsque par le plus grand bonheur du monde, un Génie qui traversoit les airs eut pitié de ce malheureux Prince; il fondit sur les Serpens, & par quelques paroles, il les engourdit tellement qu'ils sembloient pétrifiés.

Faruk, Seigneur, à son réveil fût dans une frayeur extrême de voir la mort de quelque côté qu'il se tournât: il crut que ses Freres avoient déjà été dévorez par les Serpens; mais ayant remarqué qu'ils étoient tous immobiles, il eut la hardiesse de passer par dessus eux, & de reprendre le chemin de Gur, sans qu'aucun de ces dangereux animaux eût le pouvoir de lui faire le moindre mal. Il pleuroit bonnement la mort de ses Freres, lorsqu'en entrant dans Gur il apprit qu'il y avoit plus de six heures qu'ils y étoient revenus, Ils furent étonnez de son retour, & lui voulurent faire croire que la frayeur qu'ils avoient eüe du seul sifflement des

des Serpens les avoit fait fuir chacun séparément, sans faire la moindre réflexion qu'ils l'abandonnoient à une mort presque certaine. Faruk aimoit mieux se payer de ces mauvaises raisons, que de soupçonner ses Freres d'une trahison aussi noire; il ne leur en fit pas plus mauvais visage, & vécut avec eux à son ordinaire sans même les presser d'exécuter le serment qu'ils avoient fait de sortir de Gur, quand l'Astrologue auroit décidé en faveur de l'un d'eux.

Il n'y avoit pas plus de huit mois que les Princes étoient de retour de chez Zeyfadin, lorsque le Roi leur Pere étant à la chasse, fut renversé de dessus son cheval, & se tua malheureusement. Il n'avoit point nommé de Successeur, & les trois Freres ne s'en rapportant pas à la décision de la Vieille à qui Zeyfadin les avoit renvoyez, firent chacun un parti pour exclurre Faruk, & se faire élire en sa place. Ce dernier connut alors toute la mauvaise foi de ses Freres; il assembla promptement les Principaux de Gur; il leur raconta leur voyage chez l'Astrologue, & soit

soit qu'ils le crussent ou qu'ils l'aimassent mieux que ses Concurrens, ils ne balancerent point à se déclarer pour lui.

Il y avoit donc dans Gur quatre partis prêts à se déchirer l'un l'autre, & l'on alloit voir une effroyable Guerre civile, lorsque tout le peuple, comme inspiré, mit bas les armes, se réunit, proposa aux Princes de s'en rapporter à celui qui le lendemain entreiroit le premier dans la Ville, & leur déclara qu'en cas qu'ils n'acceptassent pas cette condition, il les exclueroit tous quatre du Trône. Sufarak, Kobad & Bzarmeher avoient peine à consentir à cet accord, auquel Faruk ne s'opposa pas; mais il fallut s'y résoudre, & les principaux de Gur les ayant enfermez chacun séparément, & posé des Sentinelles à leurs appartemens, pour éviter toute supercherie, on fit fermer les portes de la Ville, que l'on garda très-exactement.

Tout le Peuple passa la nuit sur les murailles à attendre celui qui devoit apporter la Paix dans Gur; & le jour étoit déjà venu sans qu'il parut personne, lors que l'on vit arriver de loin



170 *Les mille & un quart-d'heure,*  
un vieux Calender \* presque nud.  
L'air retentit de mille cris de joye;  
on ouvrit promptement la porte du  
côté qu'il venoit: on courut au devant  
de lui, & on le porta comme en tri-  
omphe au Palais, où étoit encore le  
Corps du Roi défunt.

Le Calender étoit surpris autant  
qu'on le puisse être; il ne savoit à  
quoi attribuer ce qui se passoit: il en  
fut bientôt instruit, on lui apprit enfin  
que c'étoit lui qui devoit leur donner  
un Roi, & qu'il n'avoit qu'à choisir  
entre les quatre Princes qui s'en rap-  
portoient à son jugement. Ce Ca-  
lender étoit un Vieillard très-sensé; il  
savoit bien qu'en nommant l'un des  
Princes, il se feroit trois Ennemis de  
ceux qui seroient exclus: pour ne  
point décider tout-à-fait par lui-même,  
il

\* Les Calenders dans tout l'Orient  
sont des gens détachés en apparence de  
toute chose; ils quittent pères, meres,  
femmes, enfans & parens pour courir  
par le monde, & vivent d'aumônes,  
mais ils n'en font pas plus exacts obser-  
vateurs de leur Religion; au contrai-  
re l'on en voit beaucoup parmi eux qui  
vivent dans un extrême libertinage.

il s'avisa de l'expedient que je vais raconter à vôtre Majesté. Il fit apporter le Corps du Roi défunt, le fit lier contre un arbre, & marquant une assez grande distance, il décida que celui des quatre Freres qui lui tireroit une flèche dans le cœur, succéderoit à son Pere.

Pour qu'il n'y eût point lieu de plainte entre les Princes, on les fit tirer au sort pour voir lequel commenceroit: ce fut Kobad qui eut cet avantage, il tira la premiere flèche, & perça le gozier de son Pere; Bzar-mehar un peu plus adroit lui donna dans la poitrine sans toucher le cœur, & Sufarak le frappa dans le bas ventre.

Il n'y avoit plus que Faruk à tirer, & le Peuple qui connoissoit son adresse ne doutoit point que ce ne fût lui qui dût emporter le prix, lorsque ce Prince brisa son arc & ses flèches.

*Fin du III. Volume.*



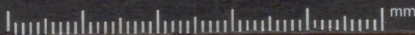
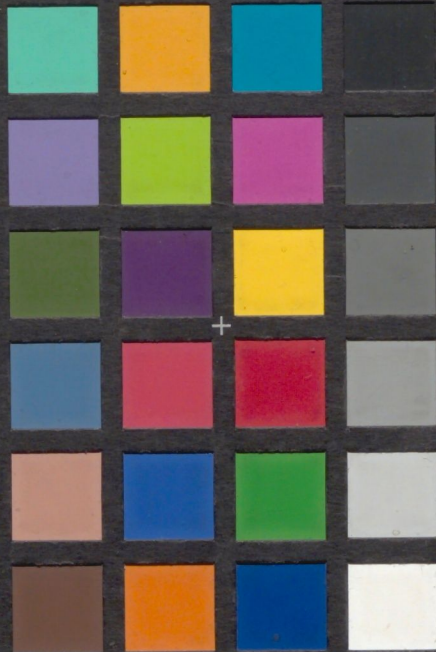






x-rite

colorchecker CLASSIC



LES

MILLE

ET UN

QUART-D'HEURE.

CONTES TARTARES,

Ornez de Figures en Taille-  
Douce.

TOME III.



A LA HAYE.

Chez HENRI DU SAUZET.

M. DCC, XVII.

Subomirska.

